

ÉMILE BIETTE

---

LA

Légende

DE L'

“Hermine”

---

---

---

---

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

**LA LÉGENDE**

**DE L' « HERMINE »**

ÉMILE BIETTE

---

LA LÉGENDE  
DE L'«HERMINE»

— *Tu as vu, petit ? Hein,  
ce n'était pas une barque ordinaire...*  
HENRY JACQUES.

PARIS  
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD  
18-20, rue du Saint-Gothard, 18-20

Il a été tiré de cet ouvrage :

Quinze exemplaires  
sur papier vélin pur fil des Papeteries Lafuma,  
numérotés de 1 à 15.

*A Madame E. B.*

« J'ai eu de son cœur  
La fleur la plus belle... »  
(Chanson à virer.)

*Copyright by F. Brouty, J. Fayard  
et C<sup>ie</sup>, 1942. Tous droits de reproduction,  
de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris  
la Russie.*

## CHAPITRE PREMIER

Je n'ai pas acheté l'*Hermine*.

J'ai bien fait.

Pourtant c'était, à n'en pas douter, un bon bateau, et il farguait bien la première fois que je l'aperçus, mouillé entre l'île de Conleau et la pointe de Bararac, tirant doucement sur sa chaîne sous l'effet du jusant.

Vous n'avez jamais navigué dans ces parages ? Ce n'est pas très loin de Vannes, tout au fond du Mor-Bihan : un petit bras de mer bordé de pins où viennent, le soir, se reposer quelques barques du golfe. Au grand soleil de juin, on pourrait se croire dans une anse de la côte basque, aux environs d'Hosségor. Mais devant les arbres sombres passent, toutes pleines d'un joli nordé, les deux voiles rouges d'un sinagot, et leurs trapèzes éclatants inscrivent sur le

paysage la vivante marque des marins vénètes.

L'*Hermine* était un de ces robustes dundees d'une cinquantaine de tonneaux que l'on emploie pour la pêche du thon. Bien des fois, au cours de mes traversées monotones, il m'est arrivé de rencontrer un de ces bateaux premier brin, toute sa toile dessus, étendant tribord et bâbord les longues antennes de ses lignes. Marchant dur, bien appuyé sous son grand flèche étarqué à bloc, le thonier va, rejetant sur ses flancs clairs un sillage écumeux qui s'enfuit loin derrière lui. On le sent souple et nerveux comme une bête de race, ardent ou câlin comme une amoureuse.

Alors, au grand étonnement de l'homme de barre, je faisais modifier la route de mon cargo de quelques degrés pour ranger de plus près le fin boulinier, comme un terrien change de trottoir afin de mieux voir une jolie fille...

Un matin — il y a aujourd'hui trois mois de cela — la Compagnie me fit prévenir que, par mesure d'économie, et vu son grand âge, elle avait décidé de désarmer mon navire. J'ai donc conduit le bon vieux rafiote, depuis son poste habituel, jusqu'à un bassin lointain où stagnait une eau lourde,

irisée de mazout. Là, après l'avoir amarré en couple de deux ou trois de ses frères, tout rongés par la lèpre ignoble de la rouille, je lui ai dit adieu.

J'ai ramené définitivement la manette du chadburn sur le mot *Stop*, j'ai replacé dans l'angle du cagnard le porte-voix que j'avais si souvent mis à mes lèvres, je me suis attardé un moment à écouter mes pas résonner sur les planches de la passerelle, comme autrefois...

Puis, le dernier de tous, je suis descendu à terre.

C'est fini, mon compagnon, je te quitte. Nous n'irons plus sur mer ensemble. Si tu repars un jour, ce sera sans moi, vers la démolition, à la traîne d'un remorqueur, et les deux sinistres ballons noirs des navires malades seront hissés à ta drisse de maroquin...

Adieu, mon bateau ! Je suis seul, maintenant, sur les pavés de la ville, à ne savoir quoi faire. Dans les bureaux des armateurs, aux Conseils d'administration des Compagnies, on parle de crise et de compression de dépenses. Sur les listes des flottes, on coche, d'un coup de crayon rouge, cinq ou six noms, et, dans les ports, la foule des marins sans embarquement augmente.

J'ai connu les démarches que l'on fait sans espoir. Souvent, à celui qui, derrière la porte, me criait : « Entrez ! », j'ai eu envie de répliquer : « A quoi bon ? »

Je me souviens des lettres jetées à la boîte en murmurant : « Il ne faut négliger aucune chance... » et je me souviens aussi des réponses que je mettais au fond de ma poche, sans les ouvrir, afin de conserver plus longtemps une illusion.

Pendant des journées sans fin, qui se déhalaient lentement au long des heures comme une flotte encalminée, j'ai erré sur les quais, regardant les cargos heureux qui naviguaient encore. Et j'ai envié ce matelot, assis dans un nœud de chaise, à mi-chemin du ciel, qui repeignait un mât en sifflant.

Enfin, las d'attendre, j'ai pensé :

« Mon gars, faut changer d'amures, et trouver autre chose. »

Alors, l'idée m'est venue — bonne ou mauvaise, je ne sais — d'acheter un bateau, et, avec quelques hommes, de faire la pêche pour mon compte.

J'avais un peu d'argent qui me venait de mes parents, le projet me souriait. Dès le lendemain, je mettais le cap sur la côte atlantique, en quête d'un de ces thoniers aux larges ailes bleues que j'aime tant.

— Alors, comme ça, vous voulez acheter l'*Hermine* ?

Dans la petite salle du bistrot, ils sont là, trois ou quatre pêcheurs, qui m'examinent curieusement. Ils sont venus comme d'habitude boire leur coup de rikiki, en attendant le renversement du flot qui conduira leurs sinagots hors du golfe, du côté d'Houat ou d'Hoédic, sur le Mor-Braz.

Et voilà que je leur ai parlé de l'*Hermine*.

Ils m'ont regardé en hochant la tête, et leurs yeux clairs posés sur moi avec insistance me gênent un peu.

Le plus âgé m'a questionné. Nerveusement, je lui ai répondu :

— Eh ! oui, pourquoi pas ?

Il a continué à me fixer en silence, puis, haussant les épaules, il a dit :

— Bah ! Après tout... si vous y tenez...

C'est hier soir que je suis arrivé à Vannes, après avoir bourlingué dans pas mal de ports sans rien découvrir.

J'ai vu La Rochelle et les tours de pierre qui ferment son havre d'échouage. J'ai vu Les Sables et ses filles court vêtues, et j'ai fouillé en vain les recoins les plus modestes de la côte que, seule, l'humble flotte des pêcheurs vient hanter.

J'étais sur le point de faire route franche-

ment plus au nord, vers Douarnenez, Audierne ou Concarneau, où j'espérais avoir plus de chance, quand, au Croisic, un pilote de Belle-Ile me dit :

— Un thonier ?... Attendez... La dernière fois que j'ai remonté la rivière de Vannes, il y a un mois, il me semble bien en avoir aperçu un à vendre, mouillé sous l'île de Conleau... l'*Hermine*, qu'il s'appelait...

Ce matin, je suis allé jusqu'à Conleau. J'ai contemplé la coque claire, aux formes voluptueuses, l'étrave légèrement cintrée, la voûte très inclinée de l'arrière. J'ai admiré l'élégance de la mâture, dressant haut ses fusées blanches sur le ciel bleu.

Je m'attendais à trouver un navire vieilli, usé, dont la peinture éclate par places, laissant apparaître la chair crevassée du bois. Je croyais voir les agrès cassés se balancer lamentablement au souffle des brises, fouettant les pics et les bômes à sec de toile. Je pensais surtout découvrir cet avant-goût de la mort, cette tristesse indicible, faite de mille détails négligés, qui pèse sur les navires abandonnés des hommes.

Eh bien ! non. L'*Hermine* était là, ses voiles bien lacées, ses haubans raidis, et le dôme de cuivre de son habitacle brillait au soleil.

On l'aurait cru fin prêt à prendre la mer.

Pourtant, une pancarte, fixée sur le tape-cul, indiquait :

#### A VENDRE

*S'adresser à M. Barthélémy Colas,  
rue Saint-Guenhaël, à Vannes.*

Je restais perplexe.

Ou ce bateau venait d'être désarmé depuis quelques jours seulement, et cela contredisait le pilote de Belle-Ile qui l'avait vu il y a un mois à cet endroit, ou alors on continuait à l'entretenir soigneusement, je dirai même plus, amoureusement. Mais dans quel but ?

J'ai voulu, avant d'aller chez l'armateur, reconnaître un peu les atterrages, savoir ce que vaut l'*Hermine*, ce qu'il a fait, ce qu'on en pense sur le port. C'est pourquoi je suis en ce moment dans ce bistrot, avec quelques pêcheurs, à essayer de les faire causer.

Je n'en obtiens pas grand'chose. A mes demandes, ils louvoient en douceur, en évitant de répondre, ou, brusquement, virent lof pour lof, si je leur pose une question trop précise.

Elevant la voix pour qu'on m'entende bien, j'ai dit :

— Alors, les gars ! si j'achète l'*Hermine*,



ça n'est pas parmi vous que je recruterai mon équipage ?

Ma phrase est tombée à plat, bêtement, dans un grand silence.

J'attends.

Rien.

Pas un mot.

Je frappe du poing sur la table :

— Mais, enfin ! bon Dieu de bois ! qu'est-ce qu'il a, ce bateau ?

Les pêcheurs se lèvent sans hâte, vident leurs verres, et se dirigent vers la porte. L'un d'eux, un tantinet narquois, me lance en partant :

— Dame ! c'est p'têt bien qu'il n'est pas comme les autres !

La petite salle est vide. Là-bas, derrière le comptoir, le patron rangé des bouteilles.

Drôle de type, ce patron. Je l'avais observé tout à l'heure pendant que je parlais : un visage ridé, plissé comme l'eau d'un bassin sous une risée folle, surmonté d'une vieille casquette de pilote enverguée à la diable. Les manches de son tricot de laine relevées laissaient voir des bras poilus, musclés. L'homme avait dû pouvoir trimer dur, quand il était jeune...

Je m'attardais, hésitant à sortir. Dehors, le soleil tombait d'aplomb sur les terre-

pleins des quais d'où montaient des bouffées de chaleur lourde. L'eau jaune du port miroitait, crevée de temps à autre par l'éclatement de grosses bulles, qui s'en venaient lentement de la vase des fonds. C'était midi, l'heure brûlante, l'heure où le brai des ponts colle aux pieds nus des matelots.

J'appelai :

— Patron, vous connaissez l'*Hermine*, vous ?

Le vieux interrompit sa besogne et murmura :

— Pardine ! si je la connais !...

— Ah ! et qu'est-ce que vous lui reprochez, à ce bateau-là ?

— Ben ! Les gars vous l'ont dit, aussi donc... l'est pas comme les autres...

Et, prenant un torchon sale, le patron se mit, avec une sorte de rage, à fourbir le zinc du comptoir.

Lui non plus ne voulait pas parler...

Alors, m'approchant, je lui dis un peu brutalement :

— Dis donc, l'Ancien, laisse ton faubert tranquille, et écoute-moi. Sur quelle baille avais-tu ton sac autrefois ?... car t'as navigué avant d'être bistrot, hein ?... L'ancre qui est là, sur ton bras, ça n'est pas en versant des pernods qu'elle t'est venue ? Le petit

anneau d'or que tu portes à l'oreille, comme un vieux « bat-la-houle », ce n'est pas l'épiciier d'à côté qui te l'as mis ? Et il y a un instant, quand tu as dérabanté ton tendelet, avant d'établir les toiles de « boute », t'as mouillé ton doigt pour voir d'où venait le vent, hein ?

— Oui, bien..., dans les temps, j'ai fait les nitrates sur un Bordes...

— T'as fait les nitrates sur un Bordes, mauvaise figure ! Et tu n'es pas foutu de me dire ce qu'a l'*Hermine* !

— Ah ! ça, cap'taine, me répliqua alors le patron en baissant la voix, c'est point des histoires à conter... Mais, que si vous alliez comme ça, à l'Ile-aux-Moines, p'têt' bien que la mère Le Groix pourrait des fois vous en parler, de c'te maudite barque...

J'irai demain à l'Ile-aux-Moines voir la mère Le Groix.

## II

Je ne sais plus quoi penser ce soir.

Dans mon esprit, tout est confus. L'image de l'*Hermine*, si « belle en rade », le peu que j'ai pu apprendre sur ce bateau, les récits étranges que j'ai entendus aujourd'hui, tout cela forme un fatras de sensations floues, de souvenirs mal définis, qui dérivent en lents tourbillons, comme ces lambeaux de brume qu'effloche la brise matutine.

Préoccupé, j'ai laissé passer l'heure de mon départ pour Vannes. Quand je suis arrivé sur la cale d'embarquement, le minuscule vapeur me montrait d'un air narquois son petit cul gris, au-dessus d'un bouillonnement d'écume rageur.

Je suis resté là, à regarder la courte cheminée blanche marquer sa route d'un feston de fumée qui stagne dans l'air immobile. Puis la silhouette du navire est venue

brusquement sur tribord, et la pointe de Drech l'a supprimée.

Très doux, très pur, le soir s'est posé sur le golfe aux trois cents îles...

Le soleil qui descend vers l'Océan baigne toute la crique d'une lumière dorée. Il carresse les coques des barques échouées, et fantastiquement étire leurs ombres sur le sable blond. Aux vernis des mâtures, il accroche des éclairs, et des reflets de pourpre aux voiles des sinagots...

Calme et splendeur sur la Petite Mer...

Assez rêvé, matelot ! Estimons le point !

C'est à huit heures ce matin, à l'embarcadère du Pont-Vert, que j'ai pris le bateau.

Au rythme rapide de sa machine, le petit rafiote embouque les chenaux, se glisse de balise en balise, vire autour des bouées qui se dandinent, et au milieu des remous et des courants, embarde, roule et pique du nez.

Dans la cage vitrée qu'est l'abri de navigation, le patron, d'une simple pesée sur les poignées de la barre, corrige la route. Parfois, il se penche sur le porte-voix qui tend vers lui son oreille de cuivre, et le tournebroche s'emballe, pris d'un affolement subit. Le navire lutte et peine contre le flot. L'étrave, à grand bruit, déchire la mer en

deux rubans d'écume qui fuient, rapides, au long des flancs.

Très lentement, les terres se déplacent.

Cela dure quelques minutes, puis le mauvais passage franchi, le patron se penche à nouveau, et tout rentre dans l'ordre.

Du goulet de Conleau, j'ai aperçu l'*Hermine*. Sous son tableau, notre sillage est venu se briser en petites vagues bruyantes, et le thonier s'est balancé doucement, comme s'il avait voulu me saluer.

— Bonjour ! Bonjour ! beau capitaine ! Où vas-tu donc si matin ?

Ma foi, je l'ai presque oublié, où je vais.

Je laisse porter, sans réagir, tout entier conquis par le charme du golfe qui vient vers moi.

Nous doublons à bâbord l'île Boedic, avec sa petite chapelle touchante comme la prière d'un mousse. Puis c'est l'île d'Ars. A demi-vitesse, nous approchons pour accoster. Au bas de la cale, une femme à coiffe blanche, toute vêtue de noir, attend, immobile, balise sombre où se repose une mouette...

Maintenant, nous décrivons un grand demi-cercle pour gagner vers Penbock et la pointe d'Aradon, laissant sur notre gauche les îles Dronec, au nom rocailleux, et les Lo-

goden, couronnées de bois de pins que percent des fusées de soleil.

L'Ile-aux-Moines.

De sa ceinture, le rafiote tesse sur le granit.  
Je saute à terre.

Sous la coiffe plate des Vannetaises, un visage régulier et doux, encadré de cheveux blancs, deux yeux gris, où flotte une brume légère et qui semblent regarder très loin, au delà de ce qui nous entoure ; au coin des lèvres, un pli d'amertume profondément marqué...

Ce n'est pas du tout ce que je m'étais imaginé.

J'avais composé un masque décharné, aux prunelles enfoncées et brillantes, au menton de galoche...

La femme qui se tenait devant moi était grave et un peu triste...

Je l'avais aperçue dans son jardin, assise près des rosiers qui grimpaient au long des murs blancs de sa maison.

— Bonjour, môm-goz ! avais-je crié par dessus les pierres de granit entassées, formant la clôture.

Levant la tête, elle m'avait regardé un instant, avant de me répondre très doucement :

— Bonjour, monsieur...

Je m'étais senti rougir.

Je devais être ridicule à vouloir parler breton...

On m'avait dit à l'auberge :

— La mère Le Groix ? Une petite maison toute seule, à main droite après l'église... vous verrez bien...

Mon repas terminé, j'avais allumé une pipe, et je m'en étais allé par le chemin ombreux et fleuri qui grimpe à travers le bourg. J'eus tôt fait de découvrir la modeste demeure, au toit de tuiles moussues, assoupie devant l'aveuglant miroir de la baie, où tremblait de chaleur la silhouette de l'île Piren.

Tout en faisant route, j'avais combiné de savantes manœuvres d'abordage, et dès le début de l'action tous mes plans étaient venus en bas, d'un seul coup.

Je ne savais plus quoi dire.

Ce fut la vieille qui vint à mon secours.

— Du beau temps pour la promenade, n'est-ce pas, monsieur ?

— Oui, un bien beau temps...

Je ne suis pas venu à l'Ile-aux-Moines pour parler du temps. Je donne un coup de barre.

— ...Je ne me promène pas, non... je suis ici pour affaires. Je cherche un bateau à

acheter, un bateau pour faire la pêche... Vous qui êtes du pays, vous n'en connaissez pas par ici ?... Non, vous ne voyez pas... tant pis ! J'en ai bien découvert un, pas très loin, à Conleau...

Je m'arrête un peu. Je crois m'apercevoir que les yeux gris se sont fixés sur moi avec une sorte d'inquiétude, et que tout le visage semble maintenant me dire :

— Où voulez-vous en venir ?

Je reprends :

— Il est trop grand pour moi... trop grand et par conséquent trop cher... C'est dommage, car ce doit être un bon bateau...

Alors, la mère Le Groix s'approche, et d'une voix un peu sourde, me demande :

— C'est-y point de l'*Hermine* que vous voulez parler ?

Je ne réponds pas tout de suite. Je frappe le fourneau de ma pipe sur le talon de ma chaussure, sans me presser, puis, de l'air le plus indifférent qu'il me soit possible de prendre, j'articule lentement :

— Ça se pourrait que ça soit d'elle...

Une moue un peu méprisante, un sourire apitoyé qui est plutôt une grimace, et la phrase me cingle :

— C'est l'*Hermine* que vous appelez un bon bateau, mon pauvre Monsieur ?

— Bah ! tant valent les hommes, tant vaut

la barque ! Un bon équipage à bord et je me fais fort de la mener où je veux !

— Vous croyez donc qu'elle n'avait pas un bon équipage, la garce ! quand elle naviguait ? Tous des gars du Morbihan... et défunt mon homme pour patron... Avant lui, c'était Lagrée, de l'île d'Ars, qui la commandait... et Lagrée, les armateurs se le disputaient à prix d'or... C'était un marin comme il n'y en a plus, monsieur, de Vannes à Port-Navalo !

Mais voilà, ce bateau-là traîne un sort après lui... oui, un sort. Oh ! vous pouvez sourire !... Je vois. Vous êtes aussi de ceux qui ne croient pas à grand'chose, de ceux qui profanent nos dolmens ou rient de nos menhirs... Parce que les gosses de Carnac vous ont tendu la main, — « Vingt sous, monsieur ! vingt sous et je vous dirai la légende des pierres ! » — vous croyez savoir...

Savoir quoi ? Quelques phrases apprises par cœur que des morveux récitent sans comprendre...

Moi...

Moi qui ai vu l'orgueilleuse coque naître membrure par membrure et glisser vers le flot, emportant rivée à sa carène son éternelle malédiction... Moi qui ai passé des nuits entières à errer sur les plages, jetant

au vent fou mes appels d'angoisse... Moi qui suis restée de longues heures agenouillée devant deux planches en croix, sans pouvoir ni pleurer, ni prier Dieu..., je n'arrive pas encore à tout comprendre...

Et pourtant, je sais bien des choses...

Je sais comment, une nuit, à quelque cinq cents milles dans l'ouest de Noirmoutier...

J'ai poussé la barrière, je suis entré dans le petit jardin et, à côté de la mère Le Groix, je marche lentement dans les allées bordées de fleurs.

— Bien manœuvré ! garçons... Le navire est droit, gouverne comme ça, timonier !

Et j'écoute l'histoire de l'*Hermine*.

Une nuit, à quelque cinq cents milles dans l'ouest de Noirmoutier, sur une mer houleuse, un thonier...

C'est un bateau tout neuf qui n'a pas encore fait campagne, le dernier venu parmi la flotte de Barthélémy Colas, l'armateur vannetais. Dans les premiers jours de juin, il a fait voile de conserve avec ses aînés, la *Duchesse Anne* et la *Reine-de-Bretagne*, pour gagner les eaux bleues que fréquentent les bonites et les thons.

Un vent d'amont assez frais qui hache la mer les a éloignés rondement des côtes.

Alors, comme on ne craint plus les goémons flottants où s'accrochent les hameçons, on pare les tangons et on file les lignes. Il y en a sept de chaque bord et trois frappées sur l'arrière. Ces trois-là, les gars leur ont donné un nom, ce sont le bonhomme à tribord, la bonne femme à bâbord, le rikiki au milieu.

Et, sur la mer qui se fait dure, la pêche commence.

Pendant des journées entières, parmi les embruns et les paquets de mer, tant que le banc donnera, les hommes, de leurs mains crevassées par l'eau et le sel, vont hâler sur les lignes. Parfois, l'un d'eux, sans même quitter ses vêtements mouillés, se jettera sur sa couchette, dans l'odeur écœurante du poste étroit. Puis, deux heures plus tard, encore à demi écrasé de sommeil, le dos et les reins douloureux, il remontera sur le pont, où l'ouvrage l'attend.

La saison s'annonce bonne, il y a déjà deux cents thons à bord et celui qui revient le premier à terre vend bien.

— Allons ! les gars ! mettons-y-en un bon coup !

Et le patron Lagrée est fier de son équipage qui ne renâcle pas à la besogne et fier de son bateau neuf dont la carène polie vio-

lente pour la première fois la chair glauque de l'Atlantique.

Au soir du 24 juin, le vent était tombé, les vagues courtes et éclaboussantes avaient fait place à de longues ondulations qui s'en venaient du sud-ouest, régulières et puissantes comme la respiration de la mer.

Au gré des houles, le thonier roulait doucement et sa voilure inerte raguait contre les étais et les haubans. Tout l'après-midi, il avait en vain traîné ses dix-sept lignes, les bêtes devaient être parties ailleurs.

Alors, quand vint le coucher du soleil, le patron dit aux hommes :

— Les gars ! allez dormir, j'vas rester à la barre... Le Groix viendra me relever à minuit.

Imprudence, certes. Mais quand on a passé sans avarie grosse plus d'un demi-siècle avec la mer sous ses bottes, on ne pense plus que, dans le pli de chaque vague, le malheur guette le marin.

Vers minuit, Le Groix grimpe sur le pont.

Un coup d'œil à la mâture qui geint plaintivement au roulis, puis il se dirige vers l'arrière...

L'arrière où, terrifié, il voit la barre seule aller d'un bord à l'autre...

Il appelle.

Il coupe le filin qui retient la bouée lumineuse.

Il appelle encore.

Les mains crispées sur la lisse, il y a cinq hommes, immobiles, qui regardent une flamme monter et descendre sur les lents rouleaux verdâtres de l'Océan.

La mer n'était pas brisante.

Le bateau n'embarquait pas.

Personne n'a compris.

Et l'*Hermine* revint à Vannes, avec son pavillon à mi-drissé...

A la campagne suivante, — l'an dernier par conséquent, — les thoniers n'avaient pu appareiller de bonne heure. Vous vous souvenez de cette série de tempêtes et de coups de vent qui ont retardé la pêche cette année-là ?

La *Duchesse-Anne* avait dû relâcher à Port-Tudy, dans l'île de Groix, et la *Retne-de-Bretagne* avait fui pendant on ne sait combien de jours, si bien qu'on la croyait perdue.

L'*Hermine*, elle, avait eu des avaries de mâture en voulant sortir du golfe, et était venue réparer à l'Île-aux-Moines.

Le Groix qui la commandait depuis la

mort du patron Lagrée, l'avait mouillée dans l'anse tranquille de Toulindag, juste en face du bourg. Pour plus de sûreté, il avait décidé que, chaque nuit, un des hommes irait coucher à bord, et lui-même avait voulu, comme les autres, assurer sa garde.

Son tour tombait la nuit du 24 au 25 juin...

On a retrouvé son corps quinze jours après, dans la baie de Sarzeau.

C'est tout...

C'est tout... à peu près...

### III

Quelle heure peut-il bien être ? Je suis las de me retourner dans mes draps moites, sans pouvoir trouver le sommeil.

Je saute à bas de mon lit, et vais à la fenêtre ouverte sur le golfe argenté. Autour des îles et des balises, les courants brassent des paillettes de lune, et les remous chuchotent d'interminables babils aux cailloux des rivages.

Dans l'obscurité qui m'enveloppe, j'oublie la banalité de la chambre. J'ai saisi dans mes mains le bois de la barre d'appui, comme je prenais la rambarde de ma passerelle, autrefois. Je suis à bord de mon cargo, au mouillage en quelque rade, et la marée montante bouillonne sur les tôles.

Mon cargo !...

Comme il est loin déjà, ce temps-là. L'horizon derrière moi s'est fermé, emportant



hors de son cercle toute une armada de souvenirs. Seuls, sont encore à flot quelques-uns d'entre eux, plus puissants ou plus proches, que j'appelle mon passé. Plus tard, ces pauvres barques efflottées, elles aussi disparaîtront, mangées peu à peu par les brumes de l'Antan.

Peut-être alors ne me souviendrai-je même pas de l'*Hermine* ni des pensées qui, ce soir, roulent tant dans ma tête, que mon front en est douloureux et ma bouche amère.

Pourtant, il me semble que je garderai longtemps le sentiment de ma désillusion, car, au fond de moi-même, je me suis senti blessé comme d'une tromperie quand j'ai su...

L'histoire de l'*Hermine*, me voyez-vous contant cela au carré ?

On dirait :

— Oui, bien sûr, c'est curieux... Deux hommes noyés à un an d'intervalle, jour pour jour, peut-être même heure pour heure !... Mais enfin, ce n'est qu'une coïncidence...

Et voici le grand mot lâché en valdrague, le grand mot qui explique tant de choses, à la mer, depuis la tête de roche isolée qui éventre une carène, jusqu'à l'abordage, ce croisement de deux routes dans l'espace et dans le temps.

Les gars de l'*Hermine*, eux, dans leur logique rude, dans leur esprit simple de pêcheurs morbihannais, n'avaient pas jugé l'explication suffisante. Au contraire, cette coïncidence, cette répétition si parfaite, leur semblaient ne plus être œuvre du hasard. Ils y découvraient une volonté, et en étaient effrayés. De là, l'idée d'un sort attaché au bateau.

La légende était née.

Le thonier n'avait plus trouvé d'équipage, et l'armateur avait dû se résoudre à le vendre...

Pour être tout à fait franc, je dois ajouter qu'il existait tout un côté de l'aventure auquel je n'avais pas voulu m'arrêter. Au long de son récit, la mère Le Groix embardait volontiers dans le surnaturel, et parfois l'Au-delà la dépalait dangereusement comme un patouillard poussif avec un courant de dix nœuds sur le nez.

Il y avait entre autres une certaine barque qui se paumoyait au milieu de son histoire, avec des manières de Hollandais volant, et qui devait avoir été mise en chantier après quelques boujarons de première !

Figurez-vous que, la nuit où le patron Le Groix trouvait la mort, le gardien du séma-

phore de Kerpenhir avait entendu piquer huit à une cloche tout près...

Intrigué, il avait ouvert la porte de sa cabane et « gacht! » qu'est-ce qu'il a dans son relèvement ? « une grande » trois-mâts, tout drôlement accastillé, avec « une » arrière à péter vers le ciel ! Et qui torche de la toile et marche le tonnerre de Dieu, vu qu'il a mis toutes ses chemises à l'air pour faire du ouest, par un sacré mauvais vent contraire !

Que pensez-vous de ce navire vieux d'au moins deux cents ans qui, en pleine nuit, sort d'un golfe particulièrement difficile, avec tout dessus et vent debout ?

Aujourd'hui, la sinistre barque du capitain Van den Straeten ne fait plus parler d'elle. Ceux de la Voile, ceux qui ont le droit de cracher au vent pour avoir doublé les trois Caps des mers Australes, ne sont plus là pour décrire la rencontre de l'inferral coureur des tempêtes...

Pourtant, lorsque je n'étais qu'un pilotin ignorant, qui n'avait qu'à la fermer devant les hommes, il m'est arrivé parfois d'écouter les anciens du bord... et je suis convaincu qu'ils étaient sincères, et qu'ils avaient réellement vu...

C'est idiot, n'est-ce pas ?

Peut-être...

En 1910, j'avais mon sac, en qualité de deuxième officier, sur un vapeur dont le commandant avait longtemps fait le « côtier » dans les mers de Chine.

C'était un vieux à barbiche blanche, sec et tanné comme un « stockfish », et dont les bizarreries quotidiennes alimentaient les chroniques de la mayance. Il avait, en effet, rapporté des pays jaunes, tant dans ses gestes que dans ses propos, des habitudes qui en faisaient un être à part, vivant à sa manière...

La nuit de la Toussaint, notre bâtiment se présentait devant Ijmuiden, afin de remonter le canal d'Amsterdam. Un crachin morne et pénétrant, une houle lente et lourde, étendaient leur désespérance sur la mer du Nord.

...Mer du Nord, mer de Mort...

Les sept ou huit écluses parallèles béaient, longs rectangles d'ombre, où venaient mourir les cônes de clarté des pylônes électriques.

Tandis que, lentement, dans l'une d'elles, notre cargo s'élevait sur l'eau sombre, je vis le « Vieux » dans un angle de la passerelle.

Il était immobile, et son regard, d'une in-

tensité extraordinaire, semblait celui d'un halluciné.

Au bout d'un moment, s'arrachant à l'étreinte qui pesait sur ses épaules, il se secoua et vint près de moi.

— Vous avez vu, me dit-il, et sa voix était marquée d'une sourde angoisse, — vous avez vu ce navire qui vient de « sasser » à côté de nous, ses mâts immenses aux voiles sombres, son beaupré dardé vers le néant, sa poupe dominant les quais, avec des galeries à bouteilles et des sculptures grimaçantes...

Et cette figure de proue, surtout... cette figure de proue, ce squelette au masque ricanant...

Je le regardais attentivement. Il n'avait pas l'air fou...

Il était très pâle.

Moi, je n'avais vu qu'un « koelnat » quelconque, comme il y en a tant sur les côtes bataves...

Opium ?... C'est possible...

Le gardien du sémaphore de Kerpenhir, lui, avait dû, ce soir-là, faire largement le plein de ses ballasts...

...Cette nuit, rien n'est apparu sur le Morbihan...

Paisiblement, la lune a taillé sa route dans l'océan sidéral. Nul sillage venu d'outre-tombe n'a ressaqué dans les baies tranquilles.

Seules, au hasard des vents, ont bourlingué mes pensées errantes...

Là-bas, à l'est, une emblondie se dessine. Bientôt, ce sera l'aube.

Déjà...

Une lettre m'attendait à Vannes.

L'adresse était barrée et surchargée de rouge.

Qui avait su me découvrir ici ?

— J'ai appris que tu étais actuellement sans embarquement. Or, un des postes de la Compagnie va devenir vacant par suite de mise à la retraite. Oh! bien sûr, ce que je vais te proposer n'est pas merveilleux, mais il faut bien vivre, n'est-ce pas ? Et je crois que si tu sollicites ce commandement, tu as de grandes chances de l'obtenir.

Il s'agit du *Tai-Ping*, tu sais, l'annexe des mers de Chine...

Oui, le *Tai-Ping*... Merci, mon vieux camarade, merci d'avoir pensé à moi...

Dans quelques dizaines d'années, quand on m'aura bien oublié là-bas, et que je reviendrai, je serai, moi aussi, un vieux « stockfish », avec des idées jaunes plein la tête...

J'ai mis la lettre froissée dans ma poche.

Merci, mon vieux camarade, j'aime mieux mon thonier!...

## IV

— Oui, monsieur, aussi loin que vous remontiez dans le passé de Vannes, vous y découvrirez des Colas armateurs...

« Ainsi, en l'an 1663, les minutes du tabelionnage de la ville nous révèlent qu'un sieur Hervé Colas, maître en propriété du navire le *Cheval-Marin*, avait conclu accord avec plusieurs notables pour se livrer à la pêche des morues aux Terres-Neuves et autres lieux de la côte de Canada.

« Au mois d'avril 1682, notre consul en la ville de Santa-Cruz de Ténériffe adressait un rapport au même Hervé Colas, lui relatant qu'une de ses flûtes, la *Finette*, avait été capturée par un corsaire salétin.

« Dans les archives de Port-Louis, à la date de 1710, nous trouvons une déclaration du capitaine Landrellec, commandant l'*Aimable-Manon*, retour des mers du Sud. Ce bâtiment rapportait des ports de Cobica et

du Callao, tant en pignes qu'en barres ou espèces d'or et d'argent, une somme de 635.000 piastres, que Yves-Marie Colas fit déposer dans les Hôtels des Monnaies du Royaume... »

Inlassablement, la voix monotone poursuit.

Je n'écoute plus.

J'observe l'étrange petit bonhomme juché sur un haut tabouret, derrière un bureau qu'encombrent des papiers en désordre.

La clarté de la fenêtre joue sur les verres de ses lunettes et me dérobe son regard.

Me voit-il ? Je ne sais...

Depuis deux heures, oublié dans un fauteuil boiteux, je subis ce terne défilé des vaisseaux morts. Je saisis par instant une date, un nom de navire...

Je marque alors mon intérêt d'un léger signe approbateur, puis mes pensées apparaissent pour d'autres latitudes...

Cette pièce sombre, tenant à la fois du musée de marine et du bric-à-brac de l'antiquaire, a fait revivre en moi des souvenirs anciens. Je revois une gravure que, tout enfant, j'aimais à regarder. C'était une grande salle aux boiseries de chêne, aux poutres sculptées, le hall, je crois, d'une société de navigation hanséatique. Dans la pénombre

d'un jour embrumé, filtrant au travers de petits carreaux sertis de plomb, je distinguais des objets bizarres qui me faisaient rêver.

Aux murs, s'épanouissait une barre à gouverner, fleur de bois poli, que ne caressait plus aucune paume ; un sextant, de son œil de verre, cherchait en vain la double image d'un soleil disparu ; des pavillons inertes, en leurs plis figés conservaient encore le regret des brises salées, effilocheuses des guindants. Et dans un angle, sous une vitrine miroitante, un modèle de frégate exhibait ses voiles sans vie et le doublage trop brillant de sa carène.

Un silence feutré, un parfum de vieilles choses oubliées devaient créer dans ce temple des navires d'autrefois une sorte d'atmosphère religieuse.

C'était la même ambiance que j'avais retrouvée dans le bureau poussiéreux de M. Colas, et qui avait dérapé des grands fonds où elle sommeillait depuis si longtemps, cette image lointaine...

— En 1732, la barque la *Chercheuse*...

Beaupré sur poupe, la flotte défunte taille sa route au long des années...

— En 1744, le corsaire l'*Hermine*...

J'ai dû tressaillir, car, brusquement, la voix s'est tue. Par-dessus ses lunettes, M. Co-

las me regarde. Au bout de quelques secondes, il reprend :

— Donc, en 1754, le négrier la *Ressource*, capitaine Gervaiseau... »

Je l'interromps doucement :

— Pardon ! vous disiez : en 1744, le corsaire l'*Hermine*...

— Moi ? J'ai dit cela ?

— Je vous l'assure.

— C'est impossible, monsieur, il ne s'est rien passé, en 1744 !

Dans l'air bleu, par-dessus les toits ensoleillés, les cloches de la cathédrale piquent la fuite du temps. Lentement, les ombres grimpent sur les façades grises de la rue Saint-Guenhaël. C'est l'heure calme où, l'une vers l'autre penchées, les vieilles maisons, par leurs fenêtres entrouvertes, se font des confidences.

Il fait bon sous les arbres de la Rabine, il fait bon sur le golfe aux îles dorées, il fait bon sur la mer scintillante...

Courbé sur le bureau, je regarde des plans. L'armateur, de son doigt, pointe les centres véliques, caresse la forme des couples, sculpte les lignes d'eau.

Nous examinons l'*Hermine*, le thonier l'*Hermine*. Il fut rejoint en fin de journée, alors que s'en retournaient aux rades du

néant les fantômes évoqués cet après-midi.

— En somme, monsieur Colas, ai-je dit, l'*Hermine*, comme tous ses prédécesseurs, est un excellent bateau ?

Je crois surprendre un regard soupçonneux.

— Pourquoi pas ? Vous en aurait-on dit du mal ?

— Pas précisément, mais il a déjà deux morts à son compte...

— Oui, et ensuite ? Vous qui êtes marin, vous n'avez jamais perdu un homme à votre bord ?

Des pages de ma vie se présentent à mes yeux... Huit gars sur une vergue, accrochés seulement par la peau du ventre, là-bas, dans l'enfer du Horn, huit gars qui ne sont jamais redescendus... Puis, plus tard, sur un cargo stoppé, roulant doucement aux houles atlantiques, la planche qu'on fait basculer, et les grands cercles qui s'élargissent sur la mer, dernier adieu au corps glissant vers les profondeurs...

C'est vrai, après tout, moi qui suis marin...

Je demande encore :

— Pourquoi vendez-vous ce navire ?

— Parce que j'estime qu'actuellement, la

*Duchesse-Anne* et la *Reine-de-Bretagne* me suffirent.

— Mais pourquoi vous débarrassez-vous du plus neuf des trois ?

— Pour en tirer le meilleur prix, cher monsieur...

Et, à chacune de mes questions, je devais me heurter à cette logique qui me barrait tout l'horizon, comme une haute ligne de falaises. Le curieux bonhomme qui m'avait paru tout d'abord une sorte de maniaque, un de ces personnages d'une autre époque égaré en la nôtre, se révélait maintenant un fin manœuvrier. Avec une aisance dont je ne l'aurais pas cru capable, il déjouait mes changements d'allures avant qu'ils ne fussent terminés, et je n'arrivais pas à gagner sur lui. Je désespérais de n'en jamais rien apprendre lorsqu'une abattée soudaine me dévoila un bord inconnu de son caractère.

Je venais de lui demander :

— Enfin, pourquoi l'*Hermine*, désarmée depuis presque un an, est-elle entretenue comme si elle allait appareiller ce soir ? Est-ce aussi pour en tirer un meilleur prix ?

Il m'avait répondu :

— Peut-être...

Puis, descendant de son tabouret, l'air absent, il s'était mis à marcher de long en large dans la pièce.

— Est-ce une raison, avait-il continué de sa voix égale et terne, est-ce une raison parce qu'un objet ne vous sert plus, pour que vous le repoussiez du pied, comme une saleté sans valeur ?.. Vous ai-je dit que je n'ai pas aimé ce bateau ? Vous ai-je dit que l'idée de m'en séparer ne me causait aucune peine ?

Il s'animait peu à peu. Dans ses phrases passaient des inflexions plus humaines, échappées du fond de son vieux cœur qu'il s'était tant efforcé de me cacher.

Un jour — il y a quelque vingt ans de cela — il avait été un pauvre homme, désespéré, devant un trou sombre où gisait un cercueil. Le soir, en sa demeure, il s'était trouvé seul, avec une fillette de cinq ans, Anne...

— Anne Colas, monsieur, l'*Hermine* est à elle... Oh ! je sais bien, devant la loi, ce bateau appartient à M. Barthélémy Colas, armateur, mais la réalité est autre.

« Ce fut elle, ma fille, qui décida la naissance de l'*Hermine*, ce fut elle qui, sur les plans soumis, inscrivit le nom qu'elle avait choisi pour son navire.

« Jour après jour, elle en suivit la construction, depuis le moment où furent élongés sur les tins les billes de chêne de la

quille, jusqu'au matin clair, où elle noua sur la proue le bouquet du lancement.

« Ses doigts ont caressé les couples et les baux, et flatté les bordés polis. Ses yeux ont mesuré l'élanement de l'étrave, la quête de l'étambot, la grâce de la tonture.

« Elle a bavardé avec le maître-charpentier dans la bonne odeur des copeaux jailissant des varlopes. La paumelle dans sa main, elle s'est essayée à pousser l'aiguillée de lignerolle au travers des laizes, vierges encore des rudes baisers des vents.

« Oui, monsieur, l'*Hermine* est bien le navire d'Anne Colas, et non le mien...

« Cela vous étonne peut-être de voir une jeune fille s'occuper de barques, au lieu de chiffons ? Par sa mère, Anne est une ilienne, une de celles qu'on a nommées les patriciennes de l'Océan. Les femmes de sa race, des siècles durant, ont vécu sur ces rochers dans l'âpre senteur des brises du large. Les pieds baignés d'écume, la main sur les yeux, elles ont guetté les voiles des sinagots qui ramenaient leurs hommes aux logis. Toutes jeunes, quand elles eurent à aller vers d'autres villages ou vers le continent, elles sautèrent dans un canot, saisirent les avirons, et nagèrent, comme des matelots.

« Les vagues qui viennent mourir sur les

plages furent leurs nourrices et leurs compagnes de jeux. Loin de les craindre, elles ont appris à les aimer toujours, et à les vaincre souvent...

« Et les navires sont pour elles moins secrets qu'une charrette de paysan...

« Aujourd'hui encore, vous auriez rencontré Anne sur le golfe, naviguant parmi les îles...

« C'est pourquoi, voyez-vous, nous avons décidé tous deux de soigner l'*Hermine*, jusqu'au jour dernier, où elle nous appartiendra encore... »

Il m'a semblé, lorsque j'ai pris congé de M. Colas que, derrière ses lunettes, ses yeux brillaient d'un éclat humide. Mais peut-être n'était-ce sur ses verres que le reflet d'une fenêtre incendiée de soleil.



Je suis à bord de l'*Hermine*.

Tout à l'heure, comme je regardais une fois encore le mystérieux thonier, j'avais eu une envie folle de détruire à jamais sa brumeuse auréole de légendes. J'avais éprouvé le besoin de me persuader que cette barque-là, comme toutes les autres, n'était faite que de bois, de toile, de choses bien connues, bien matérielles. J'avais voulu sentir dans mes mains le rude toucher des agrès goudronnés, j'avais voulu frapper de mes poings les plis raides des voiles tannées, j'avais voulu entendre mon pas sonore marteler les planches du pont.

Sautant dans un youyou amarré au bas de la cale, je m'étais mis à godiller à petits coups de poignet, les yeux tournés vers la coque qui s'approchait. Bientôt, j'avais enjambé le plat-bord, et capelé sur un taquet la bosse de l'embarcation.

Puis, me redressant, j'avais commencé à regarder...

Je suis bien décidé, à présent. Dès demain, j'irai discuter du prix.

Oh ! je le reconnais, j'ai hésité.

Parce que quelques marins, devant un verre de rikiki, ont refusé de me répondre, parce que la mère Le Groix m'a dit : « Ce bateau-là traîne un sort après lui... », parce que M. Colas, dans son énumération, a passé sous silence un certain corsaire, j'ai hésité.

Mais quant à croire, moi, à ces histoires de navires maudits, et de vaisseaux fantômes, bonnes tout au plus à faire peur à un gosse de charretier, je n'en suis pas encore là, Dieu merci !

Ce ne sont pas non plus les manigances d'Anne Colas qui me feront battre en arrière ! Oui, d'Anne Colas, car la fille de l'armateur, elle aussi, a cru devoir me conseiller !

C'était ce matin, devant la cathédrale. La grand'messe venait de finir.

Par le portail ogival, béant sur des profondeurs sombres étoilées de menues flammes, la foule lentement s'écoulait. Des groupes se formaient, se dénouaient,

comme ces remous qui naissent et meurent au gré des roches et des courants.

On s'arrêtait pour ouïr les derniers potins ou pour parler affaires.

Amusé, j'observais...

Tout à coup, j'aperçus M. Colas, discutant avec quelques vieux aussi bavards que lui. Un peu à l'écart, son missel à la main, une jeune fille semblait l'attendre. Rien en elle n'eût attiré mon attention, si je n'avais senti, rivée sur moi, la désagréable insistance de son regard. Semblable à bien des Vannetaises, elle portait sur la jupe froncée le tablier de faille noire brodé de larges fleurs, et la petite coiffe du pays mettait un accent circonflexe de blancheur au-dessus de son front clair.

Au bout d'un moment, elle se détourna, regarda l'armateur qui parlait toujours, et, délibérément, s'en vint vers moi.

— On m'a dit, monsieur, que vous vouliez acheter l'*Hermine* ?

Je l'ai bien examinée, avant de répondre. Une figure jeune, avenante...

Jolie ? pas même, curieuse peut-être, surtout par l'expression un peu étrange des yeux.

J'ai soulevé ma casquette.

— Mademoiselle Anne Colas, sans doute ?

— Oui, monsieur.

— J'ai, en effet, l'intention d'acheter ce bateau.

— Eh bien, monsieur, abandonnez votre projet.

C'est à la bigaille qu'on donne des ordres, pas à moi. Elle m'agace, la belle patricienne de l'Océan.

Je cherche à la vexer :

— C'est en jouant au bateau sur le golfe, que cette idée vous est venue ?

— Raillez, cela m'est bien égal ! Mais croyez-moi, dans votre intérêt, il vaut mieux que vous renonciez à l'*Hermine*.

Peu à peu, la petite place s'est vidée. M. Colas a disparu. Nous restons presque seuls dans l'ombre des vieilles maisons.

Sèchement, je réplique :

— Je suis au regret, mademoiselle. Je comprends très bien que vous aimiez votre navire, mais...

Elle m'interrompt :

— Oh ! ce n'est pas cela seulement...

— Alors quoi donc ?

— Vous le saurez toujours assez tôt !

Une dernière fois, elle essaie encore de me convaincre, d'un ton qui supplie et menace à la fois :

— Laissez l'*Hermine* où elle est, sinon...

— Sinon ?

— Rien, dit-elle, et brusquement elle s'enfuit.

Depuis, j'ai rejeté par-dessus mon épaule tout ce fatras de mystère qui finissait par me gêner. J'ai sous les pieds un brave thonier, et rien d'autre..., un brave thonier comme ceux que je rencontrais jadis, leurs grandes ailes éployées aux souffles atlantiques.

Dans le poste triangulaire où s'encaquent les hommes abrutis de sommeil, j'ai vu les couchettes étroites rangées comme des tiroirs. Devant la barre, je me suis penché vers l'habitacle où s'abrite la rose des vents, fleur vivante, silencieuse compagne des quarts...

Non loin de là, s'ouvrait un capot de descente. Je me souvenais de l'avoir remarqué sur les plans que m'avait montrés M. Colas. Il donnait accès à une petite cabine prenant jour par une claire-voie sur le pont. Deux rectangles, barrés de leurs diagonales, figuraient un divan et un bureau. C'était la chambre du patron, l'endroit minuscule et simple où le « Maître » dort quand il le peut, où il écrit quand il le faut, où il s'isole parfois pour « penser à sa famille », quand son esprit est absent du bord...

— Il y a peu de thoniers qui aient ce

luxé, m'avait dit l'armateur avec orgueil. Vous serez là-dedans mieux que sur un paquebot !

Mieux que sur un paquebot ! Je pense bien !

J'empoigne les barres vernies et, prestement, je dégringole l'échelle.

Alors j'aperçois, assise sur le divan, Anne Colas.

Je m'attendais si peu à la voir, que je reste immobile, sans trouver une seule parole d'excuse. Puis, lentement, naît en moi une colère qui monte et déferle en brisant.

Je lui crie :

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Elle a un sourire, et pose ses yeux sur les miens.

— Je pourrais vous retourner la question, monsieur. *L'Hermine* n'est pas encore à vous, que je sache !

Elle a raison. Inventer quelque histoire pour expliquer ma présence sur le bateau. à quoi bon ? Je sais que je pataugerais comme un morpion dans une baille de goudron. Je n'ai qu'à m'en aller.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, je me retire...

— N'en faites rien, monsieur. Je vous attendais...

Il est loin, maintenant, le jour où, pour la première fois, j'ai mis le pied sur un navire. Il est loin, le temps où un second mal bordé m'envoyait fourbir les cuivres ou gratter les cages à poules de mon cap-hornier, amarré à un duc d'Albe, au milieu d'un fleuve rapide et jaune...

... *In Hamburg an der Elbe...*

Au cours des années, devant mes yeux neufs, bien des terres ont surgi d'horizons inconnus. Un peu partout j'ai tiré ma bordée, pour faire comme les autres...

Aujourd'hui, j'ai démaillé mes bonnettes, et serré mes perroquets. Je ne suis plus tout jeune. Je n'aurai pas ce soir la fatuité de me croire en bonne fortune.

Pourquoi Anne m'attendait-elle ? Comment savait-elle que j'allais venir ?

Autant de questions qui restent sans réponse, autant de détails qui me troublent. Un parmi les autres, un que je n'avais pas remarqué de prime abord, s'impose en ce moment à mon esprit avec une puissance extraordinaire.

Lorsque j'ai accosté l'*Hermine*, aucune embarcation n'était le long du bord. De cela, je suis sûr !

Je demande :

— Comment êtes-vous venue ici ?

Elle hausse les épaules :

— Que vous importe ? Admettez que, moi qui joue au bateau sur le golfe, je n'aie pas su faire une demi-clé, et que mon canot soit parti à la dérive...

La pitié moqueuse de cette phrase m'a cinglé plus qu'une ration de jus de garcettes !

Je fixe avec attention, sur la cloison vernie, une tache de soleil qui monte et descend, imperceptiblement. Au delà du vaigrage, tout près de moi, le clapotis qui joue sur les virures du bordé a des bruits de lèvres gourmandes.

Soudain, Anne Colas se lève. La lueur narquoise qui tout à l'heure éclairait ses yeux vient de s'éteindre. Ses prunelles changeantes ont maintenant ces reflets glauques que l'on voit parfois au creux des vagues, quand un grain en furie piaule dans la mâturation.

Je la regarde ouvrir le bureau, fouiller dans un tiroir. Elle a des gestes précis, calmes — étonnamment calmes. Seul un léger froncement de ses sourcils trahit l'effort de sa volonté. Silencieusement, elle pose devant elle un grand portefeuille dont le cuir, plus éraillé que les tôles d'un vieux

« tramp », porte encore les traces d'or d'un blason à demi effacé.

Puis, se tournant vers moi :

— Monsieur, dit-elle, vous avez désiré percer le secret de l'*Hermine*. Je sais que vous avez cherché à faire parler des pêcheurs. C'étaient des gars du Morbihan. Ils n'ont pas été bavards. Je sais aussi que vous avez été voir la mère Le Groix. Mais vous ne croyez pas aux contes, n'est-ce pas ? Tant pis pour vous !

« Mon père lui-même, en une minute d'oubli, a failli soulever le voile... Une date, un nom, c'est tout ce que vous avez pu entendre.

« Toujours, vous vous êtes heurté à des refus, ou à des connaissances incomplètes et déformées.

« Moi, je sais.

« Je sais et je puis vous apprendre... »

Elle s'arrête, semblant quêter une approbation.

Je me tais, car si j'ouvrais la bouche...

Mes poings se serrent au fond de mes poches. Je suis tenté de prendre cette gosse par le bras, de la reconduire chez elle et de dire à son père qu'une femme est mieux à son poste à torcher des marmots qu'à torcher de la toile et que, si j'étais à sa place, je me hâterais de lui trouver un mari qui

saurait bien la tenir avec une belle étaliture !

Pourtant je me tais.

Je veux savoir.

De son doigt tendu, Anne désigne le portefeuille.

— Il y a là-dedans bon nombre de papiers qui vous intéresseront, continue-t-elle.

« Le patron Lagrée les avait lus. Il s'est noyé.

« Le père Le Groix, lui aussi les avait lus. Lui aussi s'est noyé.

« Je suis seule à les connaître à présent.

« Mon père ? Je lui en ai parlé, mais il ne les a jamais eus entre les mains... heureusement pour lui ! »

J'écarte brutalement un bras qui me gêne.

— Donnez-moi ça !

Affalée sur le divan, l'étrange fille me regarde lire...

## VI

Feuillets jaunis par le temps, aux bords rongés comme les rivages de Bretagne, aussi marqués de plis que la face ridée d'une sorcière, écrins des pensées mortes, vous êtes, par delà des années, la vie de nos pères qui se continue...

Un respect m'est venu, devant ces lignes pâlies, ces majuscules aux élégantes volutes, ces finales aux boucles capricieuses, qu'ont tracées des mains émergeant de poignets de dentelle.

« Louis, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre, à tous ceux qui les présentes verront, salut... »

Les S en forme d'F, me choquent au passage. Il me semble, en lisant, avoir un défaut de prononciation. Mais les tournures anciennes ont la grâce des poulaines sculptées, et la fierté des hautes poupes majestueuses.

« Plainte que nous recevons, depuis longtemps, de tout ce que nos sujets souffrent, dans leur commerce maritime, de la part des forbans et ennemis de notre Etat, nous obligeant à porter les remèdes que nous jugerons convenables, nous avons estimé juste et raisonnable de favoriser, en même temps, ceux de nos sujets qui désirent armer en course.

« Pour ces causes nous avons donné congé, pouvoir et commission au sieur Octavien Nouël de Lagrée, commandant la corvette l'*Hermine*, de faire armer et équiper en guerre, au port de Vannes, ladite corvette, et d'y mettre le nombre d'hommes, la quantité de vivres, de canons et autres munitions qui lui seront nécessaires pour se mettre en état de courir sus aux Anglais, pirates, forbans interlopes, gens sans aveu, et autres ennemis de l'Etat... »

Depuis combien d'heures suis-je ici ? Je ne sais plus. Je fais route lentement, sous petites voiles, sur les mers inconnues du Passé.

J'ai déjà examiné bien des papiers.

J'ai lié connaissance avec ce capitaine de vingt-trois ans : Octavien Lagrée.

Je l'ai suivi à ses débuts comme pilotin sur un vaisseau de la Compagnie des Indes. Je l'ai vu matelot sur la *Diligente*, et pilote sur l'*Astrée*. J'ai su comment un armateur lui avait offert quarante livres pour l'inscrire au rôle de la *Dauphine*, et un autre soixante pour lui faire mettre son sac sur la *Marie-de-Grâce*.

J'ai lu le brevet dont il s'enorgueillissait plus que d'un titre de noblesse :

« Jean Benoît, capitaine de navire demeurant en l'île et paroisse d'Ars, âgé d'environ trente-deux ans, et Barnabé Lucas, maître de barque, demeurant à l'Île-aux-Moines, paroisse d'Aradon, aussi âgé d'environ trente-deux ans, tous les deux présents en la ville de Vannes, et desquels le serment pris séparément, ils ont promis et juré, la main levée, de se bien et fidèlement comporter à l'examen dudit Octavien Lagrée, auquel procédant ils lui ont fait plusieurs questions et demandes sur le fait de la navigation et le cours des marées auxquelles il a parfaitement répondu et ont, lesdits Jean Benoît et Barnabé Lucas, unanimement déclaré qu'il est capable de monter un navire et de le commander. »

J'ai appris tant de choses, que j'en ai oublié la cabine étroite du thonier — comme j'ai oublié Anne.

La vieille marine qui ressuscite m'a pris tout entier... Ce corsaire dont M. Colas m'avait tu l'histoire, j'ai devant moi sa lettre de marque, la lettre qui en faisait un bâtiment du Roi, et l'autorisait à battre la grande enseigne blanche...

Le jour baisse. Je dois m'approcher de la claire-voie.

Avec peine, je déchiffre encore :

« Prions et requérons tous les princes, potentats des autres Etats, nos amis, alliés, et confédérés, les généraux de leurs armées navales, et tous les autres, de donner au sieur Octavien Nouël de Lagrée toutes aides, faveurs et assistances, sans lui donner ni souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble ni empêchement.

« Donné à Versailles, le 9 juin de l'an de grâce 1744 et de notre règne le vingt-neuvième.

« LOUIS. »

J'ai refermé le portefeuille et j'ai regardé autour de moi.

Aux angles des meubles, aux vernis des

boiseries, s'attardent encore les derniers reflets blêmes d'un jour qui se meurt. L'ombre envahissante, montant des coins obscurs comme une nuée sur la mer, éteint l'une après l'autre ces étoiles falotes. La nuit s'abat, opaque et silencieuse...

D'Anne Colas, plus immobile qu'une morte, plus irréelle qu'une Dame de Légende, il ne reste que la triple tache claire de son visage et de ses mains.

Une sourde angoisse me saisit aux entrailles et mon front se mouille de sueur.

Aurais-je peur ?

Tout à l'heure, dans la clarté agonisante qui rampait dans la cabine, j'ai aperçu d'étranges choses...

Au-dessus du bureau, j'ai vu des entrelacs et des rinceaux d'or supportant un écu. J'ai distingué, sur le fond d'argent, le semis de petits trèfles noirs et, sur la banderole aux longues pointes flottantes, j'ai pu lire l'orgueilleuse devise des chevaliers de Jean V : « A ma vie... »

Tout d'abord, j'ai cru rêver...

Puis, lorsque sous mes doigts j'ai senti les bosses et les creux du bois, je n'ai pas compris...

J'ai connu bien des matelots — des jeunes qui parlaient trop de leurs droits, et

des vieux qui auraient cru déchoir en naviguant sur les « vapus ». Les uns gravaient des emblèmes de révolte sur la table du poste, les autres taillaient patiemment le modèle de leur barque, pendant que les alizés chantaient au-dessus de leurs têtes. Mais jamais aucun d'eux n'aurait sculpté ce motif héraldique. Je l'aurais bien plutôt cru né des ciseaux et des gouges d'un maître-artisan que du couteau d'un gabier.

Serait-ce un ornement de vaisseau disparu ? C'est possible... Un morceau de l'ancienne *Hermine*, peut-être ? de ce voilier mystérieux que j'ai pris en chasse aujourd'hui. Et, sans doute, par une idée saugrenue de l'armateur ou par un caprice de sa fille, cette relique du passé avait fini par échouer à bord de ce navire qui portait le même nom.

Mais qui me dira pourquoi, cet après-midi, il n'y avait rien sur la cloison ? rien qu'une tache de soleil qui montait et descendait imperceptiblement...

Oui, j'ai peur, peur de l'inexplicable, peur du destin qui s'approche et que je ne parviens pas à deviner.

Je préfère tout, au poids immense de l'attente incertaine qui broie ma poitrine.



Quel est celui d'entre nous qui n'a jamais ressenti cela ? Je me souviens qu'une nuit, sur une eau lourde comme du mercure, sous un ciel sans air, où brillèrent quelques étoiles énormes et fixes, un trois-mâts roulait bord sur bord, à sec de toile...

Et le petit lieutenant que j'étais, arpentant la dunette, la gorge serrée, répétait tout bas, comme s'il passait encore son examen :

— Manœuvre à faire pour recevoir un grain arqué, un pampère, une trombe ou un tourbillon. Ces météores étant d'une violence extraordinaire, il est prudent de tout carguer, serrer et rabanter avant l'arrivée du grain ou de la trombe, si on ne veut pas voir les voiles emportées...

Mais à la première gifle du vent sur la mer, au premier embrun crépitant sur le pont, toutes mes craintes s'en étaient allées !

A nous deux, vieux déchiqueteur des toiles raides et jeteur à bas des mâtures ! Je sais qui tu es maintenant et n'ai plus peur de toi !

Contre qui vais-je avoir à lutter ce soir ?

— Très intéressants, vos papiers. Mais après ?

Pour dissiper mon malaise, je parle.

Ma voix me surprend. Elle est étouffée et lointaine, on la dirait issue d'un rêve.

Je me contrains à une aisance que je ne possède guère, et je dis n'importe quoi, car le silence m'effraie.

— Toutes ces vieilleries seraient mieux à leur place dans quelque musée. Tenez, je vois très bien cela sur ces panneaux vitrés que l'on tourne aux Salorges, à Nantes, entre une page du journal de traite d'un négrier et une gravure représentant *La grande joie des naturels à la vue des vaisseaux françois*. Hein ! qu'en pensez-vous ?

Anne Colas s'est levée. Sa parole est brève et frémit légèrement d'impatience, comme la ralingue du vent d'un cacatois trop fermé.

— Laissez donc toutes vos sottises, monsieur. Je n'entends rien à vos histoires de vieilleries et de musée. En quelle époque croyez-vous être ?

J'avale difficilement ma salive. Pourtant je veux encore faire tête :

— La belle question ! Nous sommes aujourd'hui le 24 juin mille...

Je m'arrête. Je ne me souviens plus du millésime, c'est stupide... et puis, cette date : 24 juin, où diable l'ai-je déjà entendue ?...

Sans marquer si elle a deviné mon trouble, Anne reprend :

— Parfaitement, monsieur, nous sommes le 24 juin de l'année 1744, et il y a six jours que l'*Hermine* a reçu la lettre de marque que vous venez de lire.

En 1744 ? et il y a six jours que...

Non !

Non, ce n'est pas vrai ! Il y a des choses qu'il est impossible d'admettre, des choses que toute raison humaine se refuserait à accepter ! Suis-je un gosse pour qu'on se moque ainsi de moi ? Dans quelle mystification veut-on m'entraîner ?

De nouveau, une marée de colère bouillonne en moi. Je m'approche brusquement de la jeune fille, je vais lui dire...

Je ne lui ai rien dit.

Quand j'ai vu son visage tout près du mien, quand j'ai plongé mes yeux dans les siens où ne passait aucune ironie, je n'ai pu ouvrir seulement la bouche. Il m'a semblé — mais en suis-je bien certain, il faisait si sombre dans cette chambre de l'*Hermine*, — il m'a semblé n'avoir plus en face de moi cette Anne qui m'avait abordé ce matin sur le parvis de la cathédrale, cette Anne qui m'attendait cet après-midi à bord du thonier.

Oh ! certes, ce sont bien les mêmes traits dans le même ovale régulier, le même regard profond et quelque peu énigmatique, le même son de voix, et pourtant ce n'est plus elle...

Dans sa manière d'être, dans son attitude, dans ses paroles, dans son sourire même, il y a je ne sais quoi de changé, que je ne peux clairement définir. C'est une sorte de grâce désuète qui la nimbe comme une image de vitrail, c'est le parfum subtil des siècles passés qui s'exhale de chaque pli de sa jupe, ou de l'échancrure de son corsage, c'est toute une lointaine époque qui transparait en elle, une époque où on ornait les navires de blasons sculptés, comme celui qui est là, sur la cloison...

1744... La date résonne dans mon crâne, obsédante... Sur mes pensées tourbillonnantes flottent ces quatre chiffres, que je ne parviens pas à chasser...

1744... Louis, roi de France, que l'on nomme le Bien-Aimé..., la succession au trône d'Autriche..., l'Angleterre..., la guerre de course..., souvenirs incohérents et vagues de leçons mal apprises et vite oubliées...

Dans le « bran » qui m'entourne, plus bouché qu'un matin de novembre sur la

mer du Nord, j'essaie en vain de prendre un relèvement, ou de mesurer une hauteur. Tout se brouille. L'impeccable ligne de file des années est maintenant dispersée comme une escadre au lendemain d'un ouragan, et dans ce désordre du temps, autrefois navigue de conserve avec aujourd'hui. Des faits se superposent, des êtres se transforment, des objets apparaissent, que je n'avais pas encore vus... Je ne reconnais plus l'endroit où je suis. Mes yeux, mieux habitués peut-être à l'obscurité, découvrent d'inexplicables présences qui me déconcertent...

Ainsi, quel peut bien être ce palanquin croché à un piton, sur la face latérale du bau ? Je l'ai aperçu tout à l'heure, par hasard, comme une sorte de bête noire collée à la poutre de bois. J'ai allongé le bras. J'ai senti sous mes doigts le contact rude des filins de chanvre et les caisses des poulies ceinturées de leurs estropes. J'ai suivi l'itague maillée sur l'une d'elles, jusqu'à un trou traversant le bordé, où elle s'engage — un trou garni de métal tendre que je pense être du plomb...

A quoi diable cela sert-il ? Vous avez déjà rencontré cette installation sur un bateau de pêche, vous ?

J'ai saisi le garant.

— Hâte dessus, mon gars ! On verra bien...

Il y a quelques plaintes grinçantes et, dans la muraille devant moi, un mantelet s'arrache de son seuillet et se soulève à petits coups, découpant un carré de nuit.

Un sabord-!... un sabord au delà duquel je cherche sans les trouver les lumières de Vannes, et les feux des balises jalonnant le golfe, un sabord ouvert sur un inconnu ténébreux, peuplé de confuses rumeurs.

Il me semble entendre des gens s'agiter là-bas, sur le rivage que je sais proche. Des voix étouffées me parviennent, coupées de temps à autre par des chocs sourds, comme si on arrimait au fond d'un canot des coffres pesants. Puis, quelques instants après, monte le clapotis d'un sillage, mêlé au bruit des tolets qui gémissent sous l'effort des rameurs.

Anne s'est levée sans mot dire. Elle se tient à présent immobile à mon côté. Tous deux, nous scrutons l'opacité noire...

Alors, sur l'eau sombre, une grande chaloupe passe, et les pelles des avirons soulèvent des gouttelettes phosphorescentes. A l'arrière, debout, il y a un homme auquel Anne fait un geste de la main, et qui lui répond en soulevant son tricorne. Et j'ai cru distinguer des blancheurs de dentelles,

et des reflets d'argent sur la garde d'une épée.

J'ai laissé retomber le mantelet, qui a résonné lugubrement dans la chambre, et j'ai voulu saisir Anne aux poignets. Mais elle s'est reculée vivement, en disant :

— Il va être temps que je retourne à terre..., le capitaine est à bord...

Je hausse les épaules, je ne veux pas croire... pas encore... A voix presque basse, tant ma gorge est serrée, j'ai murmuré :

— Mademoiselle Colas... dites-moi... je ne suis pas fou, n'est-ce pas ?... je ne suis pas fou...

Elle est restée silencieuse, sans même me regarder. J'ai l'impression que mes paroles ne l'ont pas atteinte, que je n'existe plus pour elle désormais...

Soudain un coup de sifflet retentit. Des pas résonnent au-dessus de ma tête. J'entends des cris, des appels, que domine un ordre lancé à pleine gueule :

— Aux postes d'appareillage !

Comme un dément, je me précipite sur le pont ! — le pont qui n'est plus celui du thonier...

## VII

— Navire en vue par tribord devant !  
La voix tombant de la mâture a réveillé les hommes assoupis.

D'un bond, le capitaine a couru vers la misaine et par les enfléchures des haubans s'est paumoyé jusqu'à la hune. Là, l'œil collé à sa lunette d'approche, il observe le point que lui désigne un matelot.

— Ici, cap'taine, un peu sous le vent à nous.

Arche gigantesque, la ralingue de fond du petit hunier découpe un secteur d'espace, où oscille le double azur de la mer et du ciel, et sur la ligne embrumée de l'horizon éclate la blancheur d'une voilure ensoleillée.

Muettes, les deux bordées attendent.

Va-t-on lui donner un coup de chapeau, à ce failli chien-là, histoire de voir un peu la couleur de son pavillon ?

Pour sûr, les gars ! Le patron Lagrée redescend avec un sourire large comme une écouteille !

— A mailler les bonnettes, donc ! et gouverne dessus, timonier ! Faut tâcher à l'élonger avant la nuit !

Et la poursuite commence...

Depuis six jours, je vis l'Aventure, ou pour mieux dire, je la vois se dérouler devant moi, sans y prendre part. Je suis un spectateur en face d'un écran. Des personnages s'agitent, je partage leur vie, je pleure, je ris avec eux et, pourtant, ils m'ignorent. Je n'ai aucun moyen de leur faire connaître mon existence. Je ne peux que les regarder...

Sur la corvette qui m'entraîne vers l'inconnu, je regarde, et c'est tout...

Je ne chercherai pas d'explication à cela. Est-ce un rêve ? Est-ce un recul dans le temps ? Peu m'importe.

Croyez-moi, ne me crovez pas, haussez les épaules, frappez-vous le front de votre index, parlez d'hallucination, insinuez que j'étais ivre, ou doutez que mon esprit soit sain, je ne m'en soucierai point ! D'ailleurs j'eusse probablement fait de même, avant !

Mais maintenant, une seule chose est sûre

pour moi : j'ai vécu l'Aventure de l'*Hermine*.

J'ai vécu cet appareillage de nuit, sans un feu à bord, sans une étoile dans l'immensité noire, sans l'œil fixe d'une fenêtre éclairée sur la côte.

J'ai entendu claquer des pieds nus autour du guindeau.

J'ai deviné des ombres parmi l'ombre, menant une ronde fantastique que ne scandait pas un cri, que n'entraînait pas une chanson.

J'ai distingué dans le néant suspendu au-dessus de ma tête, la masse claire des huniers qui s'éployaient. Sur mon visage un souffle de brise passa, et le long de la carène l'eau se mit à courir...

Tribord et bâbord, les îles du golfe défilèrent. Je sentais leur présence, plus que je ne les discernais. C'était une impression très nette, une sorte d'intuition. Quelque chose de matériel était là, tout près. Irus ? Greizic ? Berder ? Ar-Gazek ? ou Er-Lannic ? Quels noms mettre sur ces formes imprécises où le flot ne ressaquait même pas...

Parmi les têtes de roches à peine visibles en plein jour, parmi les pointes de vase surnoisement allongées en travers des chenaux, parmi tous ces dangers où se ruent

les courants qui font « marcher en crabe », et rendent illusoire tout alignement, la barque se faufilait, rapide et souple comme une amoureuse allant à son rendez-vous.

Il fallait, certes, qu'une mystérieuse puissance ait pris elle-même la barre en main, car je défie n'importe quel pilote de manœuvrer dans ce dédale, par des ténèbres si épaisses qu'elles eussent caché jusqu'à la misère humaine.

Soudain, le vent forçait. Contre les herpes et les dauphins de la poulaine, une lame éclaboussa, et la Dame de la Proue plongea son visage de chêne dans la plume blanche de l'Océan.

Le goulet était franchi.

A un moment, je crus relever à quelques encâblures dans l'ouest, le profil triangulaire de Méaban, mais à peine entrevu, l'ilot s'en était retourné dans l'impénétrable... Je restai longtemps là, accoudé à la lisse, écarquillant les yeux.

Je ne devais plus rien découvrir, pas même les deux sœurs aux ceintures d'écueils, Houat et Hoedic, sur lesquelles j'entendais cogner les brisants tout proches.

Quant l'aube parut, allongeant sur la mer lumineuse l'ombre dansante que poursui-

vait l'étrave, une ligne de falaises se découpait loin derrière la poupe.

Je la regardais diminuer, le cœur étreint par je ne sais quelle angoisse. Lorsque l'horizon l'eut mangée tout entière, une voix murmura :

— Adieu ! Belle-Ile-des-Vivants !

Je me retournai. Le capitaine Lagrée était près de moi.

Je l'avais reconnu au premier coup d'œil, sans l'avoir jamais vu, de même que je savais être à bord de l'*Hermine*, sans que rien ne me l'eût indiqué.

Nulle surprise ne m'atteignait. J'arpentais les ponts et les gaillards, du coltis à la lisse de hourdi, et tout me semblait familier : le baril de la mèche, l'armoire de l'habitacle, le fanal de poupe, la gaule qu'on rabattait pour y enfiler les anneaux de la grande enseigne blanche.

Personne ne m'avait interpellé lorsque je m'étais penché sur les volées de bronze, tapies en face des sabords. Quand j'ai frappé sur l'épaule du timonier, appuyé sur la barre franche, il n'a pas bronché...

Alors, je me suis réfugié dans la grand'hune, parmi les ventres arrondis des voiles. J'ai longuement contemplé les deux torrents soulevés par le taillemer qui s'enfuyaient en roulant pour mourir dans l'infini...

Et j'ai compris les paroles du capitaine :  
« Adieu ! Belle-Ile-des-Vivants ! »

Les soixante-dix hommes de l'équipage, les huit canons et les dix pierriers qui armaient la corvette, la fine toile de Vannes qui emprisonnait si bien le vent, les révolins eux-mêmes dont la fraîcheur baignait mon front, tout cela n'appartenait plus au monde...

Deux jours durant, sur les eaux d'émeraude de l'Atlantique, l'*Hermine* tailla de la route, cap au sud-ouest.

Une fois la voilure amurée à tribord et bordées les écouteles, il n'y avait eu qu'à laisser courir. Les heures s'écoulaient paisibles et vides, coupées çà et là par la cloche qui piquait les rappels aux quarts.

Quand les fauberts et les seaux à bosses s'étaient bien démenés, rinçant la blancheur matinale des ponts, les gars restaient là, le nez en l'air, le regard perdu.

— Hé ! Jean-François ! t'espères quoi ?

Un matelot qui ne fait rien est comme un bateau sans gouvernail. On ne l'a plus en main.

Pour que ses Morbihannais ne s'ennuient pas, le patron Lagrée guettait dans l'envolée des huniers et des perroquets les moindres

dres inflexions du vent. Dès que la brise semblait adonner, il s'approchait de l'officier de quart :

— Eh bien ! lieutenant ! vous ne voyez rien ? Faites fermer derrière, donc !

On appuyait alors les bras du vent jusqu'à ce que retentisse un sonore :

— Tiens bon les bras !

Une demi-clé autour des jambes de chien.

— Amarré !

— Bien ! fermez devant maintenant, et « choquez »-moi un peu l'écoute de l'artimon.

— Aux bras de l'avant !

Et les hommes allaient vers la misaine, sans conviction. Ils savaient que, dans quelque temps, il leur faudrait rouvrir les phares afin de reprendre l'allure qu'on venait de quitter... Alors, ils renâclaient.

Et en ce moment, peut-être, très loin d'ici, un gardien de sémaphore frappait du poing sur la table en répétant :

— Puisque j'vous dis que j'l'ai vue, juste tout pareil qu'il y a un an, c'te maudite barque !... Faudrait pas m'prendre pour un jean-foutre, quand même !

Et les gens de là-bas devaient hocher la tête, comme je l'avais fait...

Oui, c'était très loin maintenant, toutes ces choses...

Le golfe inondé de lumière...

L'Île-aux-Moines, aux maisons couvertes de roses...

Les taches pourpres des sinagots rentrant le soir...

Le mouillage de Conleau, et le thonier posé sur son ombre clapotante...

Très loin...

Inlassablement, les lieues s'ajoutaient aux lieues.

Ce sale rafiote naviguerait-il ainsi toujours, sans pouvoir jeter l'ancre en aucune rade ? Ou bien verrai-je un matin surgir au delà de la civadière quelque « terra incognita » des vieux portulans ?

J'ai essayé de le savoir.

Dans la chambre, tout à l'arrière, il y avait un bureau de chêne sculpté que surmontait, taillé en plein bois, le blason de l'ordre de l'*Hermine*.

C'était là que le capitaine Lagrée venait faire ses calculs, après avoir surveillé lui-même le bateau de loch dansant dans le sillage et s'être assuré que le pilotin ne mangeait pas le sable de l'horloge.

C'était là que, cet après-midi, il était descendu porter sur la carte le dernier point

estimé. Attentif, je le regardais tracer la direction donnée par le compas. Elle passait au large du cap Finisterre.

Cela ne m'apprenait rien.

Je pensais être plus heureux en parcourant le livre de bord. Une pieuse invocation débutait :

« Au nom de Dieu et de la Sainte Vierge, soit commencé le présent journal pour servir à moi, Octavien Nouel de Lagrée, commandant le navire l'*Hermine*, du port de Vannes. »

Puis des tableaux suivaient, indiquant toutes les deux heures le nombre de nœuds, la route du bâtiment, l'orientation des vents et, en marge, cette remarque : « Toutes voiles, mer belle. »

Mais d'indication sur les parages où l'on comptait courir sus aux ennemis du Roi, aucune.

Je n'avais qu'à attendre...

« La double au premier qui aura aperçu l'Anglais ! » avait promis le Grand-Mât.

Dame ! faut bien ! On n'a pas mis son sac à bord d'une « lettre de marque » pour passer son temps à se baguenauder en faisant des grâces à la brise, pas vrai ?

Et les yeux fouillaient la mer déserte.

Ce ne fut que dans la soirée que le mate-



lot Paul Le Groix tendit son boujaron au second en disant :

— Faites excuse, Monsieur, mais puisque c'est moi qu'a relevé l' « Milord », n'mettez point vot' pouce dans la moque; ça vaut bien ça!

A l'horizon, une flûte se couvrait de toile pour mieux fuir...

Sur les deux navires aux proues écumeuses, la nuit qui montait de l'est s'étendit, noire comme brai...

Au matin levant, l'*Hermine* était seule.

— La barré dessous!... pare à virer!...

Lentement, le ciel tout entier glissa derrière le beaupré...

Deux jours encore passèrent, pendant lesquels la corvette tailla bon plein au nord-quart-est.

Et le soir du deuxième jour, un gros marchand qu'elle avait pris en chasse lui échappa dans les brumes du couchant.

Bon Dieu de bois! C'était jouer de malheur! Les matelots se mirent à groumer si fort, que les officiers ne purent faire plus longtemps la sourde oreille.

— Silence à bord! Chacun son poste! S'il

y en a qui veulent courir la bouline, ils n'ont qu'à continuer!

« Monsieur Peltier, faites border la misaine!

— A border la misaine! commanda le second, et le maître d'équipage hurla :

— Borde la misaine! As-tu entendu, vous aut' ?

Personne ne bougea.

Border la misaine ? Pourquoi faire ? Elle n'était pas bien comme ça ? On les prenait pour des soldats, c'est sûr!

Un des hommes s'avança jusque sous le fronteau. C'était Paul Le Groix.

— Commandant! On s'a pas embarqué pour finasser avec la toile, pendant que des salauds d'Anglais en profitent pour fout' toutes leurs chemises dehors et nous péter dans la barbe! Ça nous fait censément mal au cœur à tous de voir ça!

Très calme, Lagrée le regarda.

— Ah! c'est toi la forte tête! Eh bien! reste-là, je m'en vais te genoper tout à l'heure!... Les autres, à border la misaine, et plus vite que ça!

Au pied du grand mât, face à l'arrière, une barre d'aspect au bout de chacun de ses bras étendus, Paul Le Groix se tient immobile. Et ses yeux ne quittent pas la sil-

houette qui se promène de long en large, sur la dunette.

Cette mauvaise humeur qui gronde parmi les hommes, le capitaine sait qu'il ne pourra pas la mater toujours. Que la malchance continue, et le couteau du corsaire ne restera pas longtemps dans sa gaine.

Il faut crocher quelque chose... il est temps !

Quand le lendemain 30 juin, au déclin du jour, Lagrée vit l'*Hermine* gagner main sur main sur ce bâtiment qui n'arborait aucun pavillon, il sentit la partie gagnée. Vous comprenez maintenant pourquoi tout à l'heure, il avait eu un sourire large comme une écouteille en redescendant de la hune de misaine, n'est-ce pas ?

## VIII

— Tiens bon, timonier ! S'il fallait que les bonnettes soient prises à contre dans un retour, y aurait d'la casse ! et ma Doué ! c'est pas l'moment !

Le lieutenant de quart est de méchante humeur.

Ça se comprend.

Bonnettes basses, bonnettes de huniers, bonnettes de perroquets, tout cela fait très bien sur un plan de voilure, mais à la mer, c'est une autre histoire.

On a beau être vent arrière, la brise vient toujours un peu d'un bord ou de l'autre, et avec ses mouchoirs établis en bout de vergue, le navire embarde terriblement.

Alors, l'officier bougonne :

— Peux pas tenir le cap, ç' fatras-là ! tandis que l'homme de barre, arc-bouté sur le timon, engueule à mi-voix « ces pu-

tains de voiles, tout juste bonnes à emmerder le monde ».

Et ainsi, bellement vêtue de sa robe claire qui étage vers le ciel ses vingt-six morceaux de toile, l'*Hermine* va, roulant panne sur panne, dans un grand bruit d'eau brassée.

Là-bas, à quelques lieues à l'est, le « failli chien » se déhale tant qu'il peut...

— Ça va bien, les gars! Son relèvement gagne légèrement vers la poupe, on pourra bientôt lui torcher le nez en passant!...

— On pourra bientôt lui torcher le nez en passant...

Je me suis surpris à dire la phrase tout haut, comme si je faisais partie, moi aussi, de tous ces hommes qui ne me voient, ni ne m'entendent.

J'éprouve les mêmes sentiments qu'eux, je subis les mêmes abattements, je partage les mêmes espérances, mais les gestes que j'ébauche tombent dans le vide, bêtement. et je ne les achève pas...

Tout à l'heure, quand la cloche a tinté à coups pressés pour rappeler au branle-bas de combat, j'ai eu envie de courir, d'empoigner les enfléchures et d'aller aider les gabiers à doubler les manœuvres ou à garnir

les hunes des filins et des poulies de rechange. J'ai eu envie de vérifier avec les canonniers les tenues des bragues et des palans qui gréent les pièces de quatre, ouvrant leur œil noir et rond aux carrés des sabords. Et j'aurais volontiers donné la main pour préparer les gargousses et les valets, pour passer aux servants les refouloirs et les écouvillons, ou pour allumer les boufeteux plantés droits dans leurs bailles pleines d'eau...

— Paré pour la batterie, commandant!

Ce n'est pas moi qui ai dit cela.

Moi, je n'ai rien à dire, rien à faire!

Rien!

Qu'à regarder...

Cette prison immatérielle qui m'étreint, ce mur d'ignorance auquel je me heurte sans cesse, me pèsent un peu plus lourdement chaque jour. Que ne donnerais-je pas pour vivre parmi des compagnons de chair et d'os, quels qu'ils soient, bons ou mauvais. J'en arrive à regretter les « rouilles » que j'ai connues, qui mâchonnaient sans cesse des injures empuanties d'alcool, et qu'il fallait genoper ferme, pour les empêcher de vous « déralinguer la gueule »...

Oui, j'en suis là. Tout, plutôt que ces fantômes pour qui je n'existe pas...

Mais, entre eux et moi, les hautes falaises du temps se dressent, inexorables...

L'âme en pantenne, je suis descendu sur le pont qu'on venait de sabler, et là, appuyé sur un des pierriers de la lisse, j'ai senti un doute affreux envahir mon cerveau. De minute en minute, il s'infiltré et monte, sournois et glacé comme ces filets d'eau qu'on entend sourdre dans les fonds obscurs d'une vieille coque pourrie...

Je ne suis peut-être plus vivant...

Quand l'armurier a distribué les pistolets et les sabres d'abordage, j'ai tendu la main vers lui...

En vain...

Et quand le chirurgien est passé près de moi, d'un mouvement irréfléchi, je me suis approché et je l'ai appelé.

Il n'a pas répondu et a continué sa route, vers l'arrière...

Alors, je me suis remis à errer sans but, sur cette barque maudite que je commence à haïr...

Désœuvré, j'ai poussé les portes de quelques cabanes, au hasard...

Personne, — les officiers étaient là-haut à surveiller leurs gars... Je n'ai trouvé que le taille-fesse qui, dans un coin sombre, à

genoux devant un coffre béant, monologuait :

— ...Quatre aiguilles à séton et deux aiguilles à suture..., deux algalies d'argent..., un bec corbin..., deux bistouris courbes..., une lancette à abcès..., une escalpe à dos...

Les outils qu'il manipulait jetaient des éclairs bleus, froids et tranchants. Cela avait l'air d'appâts rituels pour on ne sait quelle fête macabre. J'imaginai l'homme taillant dans la viande meurtrie et saignante, avec une sorte de joie sadique.

Je frissonnais...

Les craquements du navire semblaient faits de gémissements et de plaintes, et le bruit du sillage montait, semblable à celui d'un fleuve qui s'écoule, avec des spasmes et des borborygmes de mourant...

Je voulus retourner sur le pont afin d'échapper au malaise qui grandissait en moi. J'eus soudain peur de ne plus revoir la clarté du ciel et l'immensité de la mer, peur de ne plus connaître l'enchantement des larges horizons baignés de soleil, dernière joie qui me restait de la vie, avant...

Pourquoi, au lieu de m'en aller, pénétrais-je dans la chambre du capitaine Lagrée ? Je ne sais. Sans doute parce qu'il fallait que les choses fussent ainsi...

Au premier coup d'œil, je n'y découvris

rien de changé. Tout y était pareil, la couchette étroite en face du bureau sculpté, tout, sauf ceci que je n'avais pas vu les autres fois : un petit portrait ovale dans un cadre doré, une miniature suspendue à une pointe enfoncée dans la cloison.

C'était un visage de jeune fille, sous la coiffe claire du pays vannetais. Un châle brodé jeté sur les épaules et ouvert en pointe soulignait l'ivoire laiteux de la gorge.

Et dans la forme régulière de ce visage, dans le dessin sérieux de la bouche, dans la profondeur du regard, je retrouvais des traits que je connaissais bien.

J'avais pris le portrait dans ma main, et, machinalement, le retournai.

Au dos, il y avait trois mots : « A ma vie », tracés d'une haute écriture de femme, et plus bas, une signature : « Anne. »

Et j'ai contemplé longuement cette Anne qui ressemblait tant à l'autre, à celle de mon époque, pour qui je n'étais pas qu'une ombre irréelle...

Quand je suis remonté sur la dunette, j'ai tressailli de surprise.

Posé sur l'horizon violet, il y a tout un troupeau de taches sombres où brise la mer, toute une série d'îlots et de récifs qui s'en

viennent au-devant de la corvette comme pour lui barrer la route.

Une voix s'élève, furieuse :

— Venir sur tribord ? Venir sur tribord ? Y songez-vous, monsieur Peltier ?... Nous n'aurons jamais ce salaud-là ce soir si nous venons sur tribord!...

Et, le bras étendu, le Grand-Mât montre au second le bâtiment qui fuit toujours.

— Possible, Commandant, mais nous allons en plein sur les cailloux...

— Croyez-vous que je ne le sais pas aussi bien que vous ?

Il y a un moment de silence, pendant lequel les deux hommes regardent, calculent et réfléchissent...

Venir sur tribord, bien sûr, c'est ce qu'il faudrait faire si l'*Hermine* était un brave marchand n'ayant d'autre souci que d'arriver à bon port. Un peu plus tôt, un peu plus tard, cela n'aurait guère d'importance. Mais l'*Hermine* n'est pas un brave marchand, l'*Hermine* est un corsaire qui doit courir sus aux ennemis du Roi et les mettre à la raison...

— Oh ! sa manœuvre est simple, à c'te fi d'garce qui se paumoie là-bas, avec des airs de demoiselle ! Comme il est plus dans l'est, il va pouvoir doubler sans encombre toute cette saleté, pour la placer ensuite entre lui

et nous, et il continuera à aligner tranquillement des milles, tandis que nous commencerons seulement à démailler nos bonnettes...

Et demain, on s'foutra encore du capitaine Lagrée qui n'est pas capable de crocher la moindre barque!

Il ne faut pas d'ça, n'est-ce pas ?...

Alors, monsieur Peltier ?

Le second hausse les épaules, et ne répond pas.

— C'est tout ? Eh bien! appelez-moi le matelot Paul Le Groix!

— M'avez fait demander, Commandant ?

Il a un air goguenard qui ne plaît pas au patron. Celui-ci l'examine de haut en bas, pendant un bon moment, puis demande brusquement :

— Tu connais les Glénans ?

— J'suis né à l'île Drevec.

— Bon ! il y a des passages là-dedans.

— Oui...

— Tu les connais aussi ?

— P'têt' bien...

— Prends la barre.

Un geste du menton appuie l'ordre. Mais l'homme ne bouge pas. C'est un beau gars de vingt-quatre ans, bien pris dans son tricot de mer, dont les manches relevées lais-

sent voir des muscles puissants roulant sous la peau brune.

Il toise insolemment son chef, un sourire mauvais sur les lèvres.

— T'as entendu ce que je t'ai dit ?

— Et si je vous collais au plein ?

— Dans un naufrage, il y a des gens qui se sauvent, mais pas ceux à qui on a cassé la tête d'un coup de pistolet, avant...

— Compris, Commandant..., on va embouquer le passage des Deuzérat, c'est le plus court..., et le plus dangereux, surtout avec cette toile-là...

Et, des yeux, le matelot désigne le clair échafaudage des basses voiles, des huniers et des perroquets, flanqués de leur bonnettes, où jouent le soleil et le vent.

Paul Le Groix à la barre.

Le capitaine Octavien Noël de Lagrée à côté de lui, nu-tête.

Et devant, à une encâblure, l'archipel des Glénans...

Sur les cartes d'aujourd'hui, ce n'est qu'une poussière grise, parmi l'écheveau embrouillé des courbes d'égales profondeurs, et l'essaim des chiffres innombrables qui les jalonnent...

Sur la mer, c'est autre chose.

Au milieu d'un affreux cortège d'écueils

assassins, naufrageurs des bonnes barques égarées, s'échelonnent une dizaine d'îles battues des houles du large, échiquier redoutable où ne se risquent que ceux qui osent jouer contre la Mort.

Quelques fermes solitaires, quelques masure croulantes attestent pourtant que des hommes vivent là, ignorés du monde, et oubliés de Dieu.

C'est dans cet enfer de granit et d'eau que Paul Le Groix avait grandi. Il avait appris à les vaincre tous, ces rochers de malheur, depuis Castel-Bras jusqu'à Penfret. Tout gosse, il avait été avec son père pêcher dans les chenaux étroits, ruelles mal famées de cette étrange cité...

Il avait couru sur les pierres coupantes qui entaillaient ses pieds nus, il s'était cramponné sur les étocs dont les vagues rageuses tentaient de l'arracher. et il avait grimpé sur les pointes abruptes où s'accrochait une herbe rare, et où les oiseaux de mer venaient faire leurs nids...

Saint-Nicolas, qui s'allongeait au ras des flots, le Loch et ses pans de murs en ruine. Guiriden couronnée de sable blanc, et la Cigogne au nom bizarre, et Guiaotec, et Brilinec, et tant d'autres encore, lui étaient vite devenues aussi familières que la morne Drevec où il était né.

Familiers aussi tous ces mufles bruns, baveux d'une éternelle écume, tapis aux creux des lames, qu'il rangeait à toucher en cet instant, — monstres toujours à l'affût d'une coque à éventrer, dans un grand craquement de bordages qui éclatent et de membrures qui cassent...

Et les noms qu'il disait à mi-voix tintaient dans ses oreilles comme des glas funèbres :

— Pladen, Men-Goé, Men-ar-Tréas, Men-Skey, Men-Allen...

Interminablement, la lugubre litanie se déroulait...

Dans la faille large d'à peine trente brasses, l'*Hermine* se ruait, sous la poussée du suroît...

Muet, l'équipage regardait celui qui sur la dunette, tenait en ses mains la destinée de tous...

## IX

Il faut être juste : le capitaine Lagrée a été dur, trop dur même. Il a fait mettre Paul Le Groix aux fers.

Ce n'est pas une telle mesure qui brisera la résistance du matelot. Breton obstiné et têtu, il ne change pas facilement d'amures. Ses compagnons eux-mêmes disent :

— Le Groix ? une vraie tête de mahaut !  
Quand il a une idée quelque part...

Aussi, dans cette âme fruste, la haine a solidement croché son grappin, la haine tenace où se mêle un âpre désir de vengeance. Rien ne pourra effacer les brimades que lui a infligées son commandant, et cela, — devant tous les autres !

Oui, les brimades, car enfin, au début de la croisière, cette mauvaise humeur à la vue des Anglais qui s'échappaient, cette « groume » pour ne pas aller border la misaine, c'étaient des bêtises, pas plus...

De là à la rebellion, il y avait encore quelques encâblures. Pourtant, il a écopé ferme. Il en a été profondément blessé, et sa hargne a grandi de jour en jour...

Il se vengera, c'est certain. Comment ? Il ne sait pas encore... Il a eu un instant l'idée de jeter l'*Hermine* sur une roche, quand on lui a confié la barre. Mais il a pensé à ses camarades, qui, eux, n'étaient pour rien dans l'affaire... Se battre ? à bord ? Personne ne l'approuverait. Est-ce qu'on se bat contre le « Maître après Dieu » ?

Il fallait attendre d'être à terre. A ce moment-là, il n'y aurait plus que deux hommes, l'un en face de l'autre.

Alors, on verrait.

En réfléchissant bien, on ne peut pas affirmer que tous les torts soient du même côté.

Par exemple, Paul Le Groix n'aurait pas dû ricaner tout à l'heure. Ça a poussé à bout le capitaine qui n'avait guère envie de plaisanter... Et puis, la raillerie était trop évidente pour qu'on pût faire semblant de l'ignorer.

Voici comment la chose était arrivée :

Après que la corvette eut traversé sans dommage l'archipel des Glénans, elle avait dû venir sur bâbord et faire du ouest. Le



« failli chien » qui semblait connaître ces mauvais parages mieux qu'une vieille pratique de la côte, l'avait alors entraînée parmi les dangers qui s'allongent jusqu'à trois milles au sud de la pointe de Penmarch.

Là, depuis plusieurs heures, les deux navires font l'anguille, chacun guettant la roche qui éventrera l'autre...

— Pare à virer !

Sur l'*Hermine*, on manœuvre à courir !

Point n'est besoin de répéter l'ordre, aujourd'hui. Dès les premiers mots, Paul Le Groix a mis la barre dessous, et les gars ont filé les écoutes des basses voiles sur un simple geste du bosco !

Ils sont ainsi, les gars du Morbihan ! Le droit de groumer, ...et, dans les coups durs, un seul en trois, — bateau, capitaine et marins, — c'est la règle !

Et, tandis que descend le soir, les bâtiments se livrent à une suite d'évolutions savantes, de virements de bord vent debout, ou lof pour lof en gardant de l'erre, ou en culant, ou en masquant partout, — comme deux partenaires qui exécuteraient on ne sait quelle fantastique danse des poignards...

Penmarch enfin doublée, la baie d'Audierne s'était offerte, largement épanouie vers le large.

Alors, aux souffles légers de la brise molissante, toujours suivie du corsaire vanne-tais qui commençait à l'enganter, l'étrange barque avait laissé porter vers la côte.

Puis, peu à peu, le calme était venu, à peine coupé de temps à autre d'une petite risée folle qui faisait courir sur la mer opalescente des frissons d'améthyste. Enorme et rouge, le disque du soleil glissait lentement dans des brumes légères, soulignant chaque agrès d'un trait de lumière et mettant des reflets roses sur les voiles flasques, qui ragaient le long des mâts.

Dans cette féerie d'un beau jour finissant, la mystérieuse flûte se dessinait, apparition claire posée sur les lointains d'où montait la nuit.

Et, vers les profondeurs bleutées, déjà piquetées de quelques timides points d'or, sa gaule d'enseigne se dressait, — vierge toujours de tout pavillon...

Perplexe, le commandant observait.

C'était un bâtiment d'environ trois cents tonneaux, à morte charge, semblait-il.

Pourquoi ce bateau n'a-t-il point voulu montrer ses couleurs ? Pourquoi a-t-il mis tant de hâte à fuir ? Pourquoi a-t-il conduit son poursuivant dans des endroits où il avait de grandes chances de le voir s'ouvrir en deux ? Tout cela est bien bizarre...

Forban ? Pirate ? Contrebandier ? Il faut savoir !...

— Coup de semonce !

Lentement, le nuage de fumée blanche se dissipe, et le bruit du canon roule longtemps aux échos du rivage.

Rien...

Le navire continue à driver vers la terre. On attend...

L'équipage est là, en armes, prêt au combat.

Aucun bout d'étamine ne grimpe aux drisses, aucune manœuvre ne s'ébauche...

Paul Le Groix, toujours à la barre, se met à ricaner.

C'est ce ricanement qui a mis hors de lui le capitaine.

Il s'est retourné et a regardé le matelot, les mâchoires serrées, comme s'il allait bondir.

Au bout d'un moment, il a dit au second :

— Faites relever à la barre, je vous prie monsieur Peltier, — et mettez cet homme aux fers.

Après... eh bien, après, on a continué à naviguer dans l'incompréhensible...

Sur les faces hâlées, les sourcils se sont froncés. Des injures sont montées aux lè-

vres, et éclatent comme une bordée de mitraille :

— Soldats du pape !

— Charretiers !

— Fis de pute !

— Pelletas !

— Culs breneux !

Un point fermé a cogné sur la lisse de rabbattue, et un commandement est venu du haut de la dunette :

— Envoyez-lui une livre de plomb dans la grand'voile, pour lui apprendre la politesse, à c'fatras-là !

Un des pierriers aboie.

Dans le rond d'espace que découpe sa lunette d'approche, Octavien Lagrée voit la toile se déchirer dans un grand soubresaut qui fait trembler les perroquets.

Aussitôt, sur les ponts et les gaillards, c'est un remue-ménage d'hommes qui courent et se bousculent en une belle pagaïe ! Puis, brusquement, dans une gerbe blanche, l'ancre tombe à l'eau, et le câble file par l'écubier.

A bord de l'*Hermine*, tout le monde s'est tu. Depuis le Grand-Mât, l'œil toujours rivé à sa lunette, jusqu'au coq qui vient de lâcher ses fourneaux afin de « zyeuter ça », tous regardent, médusés.

Lentement, sous l'effet du courant d'èbe et

d'une petite brise de terre qui s'élève, l'inconnu évite, et reste là, bêtement, toute sa voilure masquée.

On n'a jamais vu si méchante manœuvre ! et le mousse juché dans les enfléchures de misaine laisse tomber de sa voix de fausset :

— Pas d'erreur ! ça doit être des marins juifs !

Un « Ta gueule ! la bigaille ! », bien sonore, lui rappelle immédiatement que, devant les hommes, il n'a qu'un droit, celui de la fermer. Faut bien ! sans ça, que deviendrait le respect ?...

Le soleil a disparu. L'immensité s'est teintée de mauve. Là-bas, la barque n'est plus qu'une silhouette grise qu'on distingue mal dans les brouillards lointains...

Dans un frisselis soyeux, l'*Hermine* continue d'avancer doucement, plissant d'un faible V la moire sombre de la mer...

Le second empoigne le braillard de bronze et s'époumonne :

— Oh ! du navire... !

Le silence seul lui répond...

— Oh ! du navire... !

Au ciel crépusculaire où traîne encore un lambeau de jour, les étoiles qui clignotent se

font des signes, comme pour se moquer de cet officier qui s'entête à hêler :

— Oh ! du navire... !

La nuit tombait lorsque M. Peltier enjamba le pavois du *Saint-Vincent*. Un lieutenant et dix matelots l'accompagnaient, pistolets à la main.

A bord, ils ne trouvèrent qu'un chat, gravement assis sur l'armoire de l'habitacle, qui les fixait de ses yeux jaunes.

Sur la muraille du côté de terre, une échelle de corde pendait, et la grande chaloupe manquait sur ses chantiers...

— Excusez-moi, Commandant..., mais ce bateau-là ne me semble pas être anglais. Sa construction...

Cela, parbleu ! le capitaine Lagrée l'avait bien vu au premier abord. Les Anglais mâtent court, et les Français mâtent très haut. C'est facile pour un marin un peu habitué, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, sa construction ?

— C'est-à-dire que..., dans mon rapport...

— Je ne vous demande pas de mettre dans votre rapport ce que vous pensez..., mais ce que vous avez vu, c'est tout...

— Commandant, ce n'est guère honnête,

ce que nous allons faire là... Dieu nous punira...

— Comment dites-vous cela ?... Dieu ?... Monsieur Peltier, je vous donne l'ordre de prendre le commandement de cette barque et de la conduire au port de Vannes. Pour le reste, je m'en charge ! Le bâtiment est anglais, et Dieu lui-même ne me prouvera pas le contraire, entendez-vous ?... Dieu lui-même !..

X

Ils sont partis.

Tous...

Le sieur de Kérodein, Conseiller du Roi, lequel porte ample perruque et parle d'importance.

Le sieur Mallet, substitut du Procureur, qui approuve toujours, d'où que souffle le vent.

Maître Jean Le Digabel, greffier, dont la plume grince comme le réa mal huilé d'une vieille poulie.

Le capitaine Octavien Nouël de Lagrée, que je reconnais à peine en habit bleu et tricorne, avec l'épée au côté.

Et puis, un étrange petit bonhomme dont le nez chausse bésicles, — et qu'il me semble avoir déjà vu quelque part. C'est l'armateur de l'*Hermine*, maître Barthélémy Colas...

Ils sont partis...

La chaloupe de l'amirauté est venue les chercher, passé midi.

Ils se sont assis tous les cinq, sur le banc de velours rouge qui entoure la chambre, à l'ombre du grand pavillon fleurdelysé dont l'extrémité raie le cristal de l'eau.

Le brigadier a débordé avec sa gaffe, le patron a crié : « Avant partout ! » et les hommes se sont mis à nager des deux bords...

Le bruit cadencé des avirons pesant sur les tolets diminue et s'éteint. L'embarcation s'est éloignée...

Bientôt elle disparaît derrière la pointe où ce matin, vers quatre heures, je l'ai vue surgir, dans la splendeur de la lumière naissante. Car M. de Kérodein aime à travailler aux primes heures du jour, et fait tôt lever son monde ! Il faut dire aussi qu'après le déjeuner auquel l'armateur les a conviés, il sera peut-être difficile à certains de reconnaître avec précision les gisements des choses, et le procès-verbal de Maître Le Digabel eût pu fort bien, dans ces conditions, devenir un incompréhensible grimoire !

Or, le Conseiller du Roi a un faible pour les exposés clairs, mettant en relief deux ou trois faits très nets, d'où découlent naturellement et sans effort les conclusions attendues.

Justement, dans l'affaire présente, rien ne se dessine comme il l'espérait. Tout est embrumé, confus. C'est une sorte de vase molle, plus il s'avance, plus il s'enlise...

Qu'est-ce que c'est que ce *Saint-Vincent*, trouvé sans équipage dans la baie d'Audierne ?

Il a eu beau lire et relire le rapport que M. Peltier a déposé au greffe de l'Amirauté, il n'a pu comprendre... Il a fait venir les douze hommes dont les signatures s'étaient étalées au bas des pages et les a longuement interrogés. Tous, du second au dernier des matelots, n'ont pu que lui répéter la même chose : le navire était abandonné...

— Et vous n'avez trouvé aucun papier sur ce bateau ?

— Non.

— Pas de journal de bord, pas de rôle d'armement, pas de permis de navigation ?

— Non.

— Mais enfin, vous avez tout de même bien découvert quelque chose, je ne sais pas, moi... des polices d'assurances, des factures de marchandises, des connaissements ?...

— Non, rien du tout, que ce qu'on vous a déjà dit : le *Petit Flambeau de la Mer*, qui est un routier fait par le sieur Bougard et que possèdent presque tous les pilotes côtiers..., et puis cette carte française au dos

de laquelle il y avait écrit : « Carte plate pour Guillaume Le Goff... »

— Guillaume Le Goff, vous connaissez quelqu'un de ce nom-là ?

— Non...

— Bien sûr... Et les instruments nautiques avaient été enlevés, m'avez-vous dit ?

— Oui, les compas de route, les horloges de demi-heure, celles de demi-minute, tout a disparu... et dans le coffre aux pavillons, nous n'avons pas mis la main sur le moindre bout d'étamine...

Un acte de pillage ? Il n'y a pas eu de pillage sur le *Saint-Vincent*. Pendant la visite, ce matin, chacun a pu constater que les scellés étaient intacts, et les cales remplies exactement de résine, planches, goudron et liège, fort bien arrimés...

Alors ?...

Une vase molle, je vous dis, une vase molle où l'on s'enlise...

Le capitaine Lagrée affirme que le bâtiment est anglais. Soit. Mais qui est ce Guillaume Le Goff ? et que veulent dire cette carte française, et ce routier dont l'éditeur habite en la ville du Havre-de-Grâce ?

M. de Kérodein se perd dans un abîme de

réflexions dont le tire à grand'peine la voix obséquieuse qui murmure à son oreille :

— J'ai pensé, monsieur le Conseiller, que quelques palourdes grillées pour commencer...

.....  
Seul à bord...

Je suis plus seul que je ne l'ai jamais été jusqu'alors...

Hier, les officiers ont bouclé leurs coffres et les ont envoyés dans un canot, au bout d'un cartahu, en disant :

— Eh bien, au revoir, Commandant ! si des fois vous aviez quelque chose, pensez à nous !

Puis, les hommes se sont présentés à l'arrière, un par un, avec leur sac sur l'épaule, et le capitaine Lagrée les a réglés.

— Tiens ! voici ton compte... laisse-moi ton adresse, on te paiera ta part de prise plus tard... Bonne chance ! mon gars !

Et ils s'en sont allés...

Ce matin, ce fut la visite...

Et depuis, il n'y a plus que moi, sur ce sale rafiot !

La croisière de l'*Hermine* est finie.

Il y a trois jours déjà que les pattes de son ancre ont croché dans le sable du fond. Une amarre a été envoyée à terre, et la cor-

vette s'est sagement embossée, la poupe vers la rive. Une demi-heure plus tard, sa prise imitait sa manœuvre, et se rangeait parallèlement à elle, à une dizaine de brasses en aval.

Les marées joyeuses qui montaient par le golfe s'en vinrent alors flatter les coques inertes. Sous la caresse bien connue, les deux navires cherchèrent une fois encore à s'orienter le nez dans le courant. Mais les câbles raidis les maintinrent immobiles à leur cap d'embossage, brisant dès leur naissance leurs lances vers un bord ou l'autre.

Ce n'étaient plus que de pauvres barques sans vie, qui ne répondaient même pas à l'appel des flux ou des reflux glissant sous leurs ventres, de pauvres barques sans âme, qui oubliaient jusqu'aux coups de reins amoureux des lames, jusqu'aux brutales étreintes des vents...

Puis, les hommes partis, sur les deux navires déserts, sembla s'appesantir une atmosphère étrange d'oubli et de mort. Il y a quelques heures encore, la baie brillait, aveuglante de soleil. Les pins, dans le miroir clair de l'eau, reflétaient leurs images inversées et, là-bas, un filet de fumée bleue montait d'une petite maison basse, à demi cachée par les arbres.

Pour un peu, je me serais cru revenu parmi les vivants. Je reconnaissais le mouillage de Conleau, tel que je l'avais vu autrefois. Je m'attendais à apercevoir, surgissant au delà de la pointe, la double note chaude et rouge d'une voilure de sinagot, je cherchais la silhouette élégante d'un thonier à l'ancre... Seuls, me rappelaient à la réalité les deux sinistres échappés de la flotte fantôme, qui dressaient vers le rivage leurs culs imposants et sculptés...

Le ciel, lentement, perdait son éclat. Il s'étendait maintenant comme un linceul morne et livide, au-dessus de ce monde des trépassés. Des courants lourds dessinaient sur la mer visqueuse d'inquiétants tourbillons, — et la lisse où je venais de poser la main me paraissait froide et mouillée comme les paumes d'un mourant.

Je me sentais glacé jusqu'à l'âme...

Ce fut à ce moment que j'entendis rire tout près de moi, d'un rire rouillé, cassé, comme on en entend parfois sur les landes du pays breton, par les nuits sans lune.

Je me retournai.

Un vieillard était là, qui me regardait, les yeux mi-clos. Je me souviendrai toujours de ces prunelles jaunes, pareilles à celles d'un

chat, noyées au fond d'orbites sombres, creusant dans le masque décharné deux trous noirs. Une barbe blanche tressautait sur la poitrine, d'un mouvement convulsif et saccadé. Et, sans arrêt, de la bouche édentée sortait ce ricanement ininterrompu qui me faisait mal.

Soudain, brisé net dans un grincement rauque, le rire cessa.

L'homme approcha de deux pas, porta la main à son bonnet, et dit d'une voix chevrotante où pointait une moquerie :

— Bien le bonjour, Commandant !

Je dus m'appuyer au pavois pour ne pas tomber.

Ainsi, cette figure de vieux macaque, cet espèce de revenant dont les os perçaient la peau, ce squelette mal gréé de toiles goudronnées cent fois rapetassées et toujours en loques, cet être invraisemblable issu d'on ne sait quelle danse macabre, me voyait !

Mieux, il me connaissait, m'appelait Commandant !

Sans me laisser le temps de répondre, de chercher une phrase dans mon pauvre cerveau à la dérive, la voix aigre et désagréable continuait :

— Je me nomme Léon Le Floch', du vil-

lage de Gariel, paroisse de Séné, pour vous servir, Commandant !

Je haussai les épaules.

— Pour me servir, dis-tu ?... Qu'est-ce que tu fais à bord ?

— Présentement, je suis gardien de ce bateau-ci, et de l'autre aussi donc, par ordre de Messieurs de l'Amirauté.

— Ouais ! tu m'as l'air taillé pour être gardien, comme moi pour être pape...

— Savoir !... Je connais bien des choses... Et le rire agaçant recommença.

Je l'interrompis brusquement :

— Quelles choses ?

— J'étais calier...

— Calier ? à bord de la *Vache-Rouge*, sans doute ? dans l'équipage de Van den Straeten, hein ?

— Et pourquoi pas ?

Cela fut dit avec une telle assurance que j'en demeurais pantois. Je me rappelais avoir approché des caliers, dans le temps. C'étaient des gens mystérieux, — qui n'étaient ni des matelots, ni des terriens, — race à part, vivant dans les fonds obscurs du navire, parmi les plaintes et les craquements de la coque tourmentée par la mer, respirant les odeurs lourdes des marchand-



ses entassées et les relents fétides des sentines.

Quand l'un d'eux montait sur le pont, afin d'échapper pour un instant à cette géhenne, ses yeux clignaient à la grande lumière, et les hommes fuyaient ce regard qui ne se fixait pas. Alors, il redescendait, solitaire, dans son fief peuplé de rats et de cafards.

Les gabiers qui, eux, se paumoyaient entre le ciel et l'eau, parmi les vents et les embruns, avaient prêté à ces maudits le pouvoir de prédire l'avenir et de lire dans les destinées.

Et c'était un de ces sorciers que j'avais aujourd'hui devant moi...

— Eh bien ! si tu sais tant de choses, dis-moi comment quitter ce rafiote-là ! et revivre !... revivre avec mon temps ! revivre ma vie à moi, comprends-tu ?

Le vieillard resta un moment sans rien dire, puis il émit un long sifflement et hocha la tête...

— Naturellement ! cela, tu ne le sais pas !

— Si, si, Commandant ! Il faut pour cela que l'Aventure soit finie...

— Et elle n'est pas finie ?

— Non ! il n'y a pas encore eu de mort jusqu'à présent...

— Ah ! il faut qu'il y ait un mort..

Je repensai aux patrons du thonier : La-grée, disparu en mer... Le Groix, trouvé noyé en baie de Sarzeau... Oui, il faut qu'il y ait un mort...

Je demandai, avec une sorte d'angoisse :

— Et qui ce sera, le mort, cette fois ?

— Chut !...

Le calier avait mis un doigt sur ses lèvres et murmurait :

— On vient...

Dans la clarté blafarde du soir tombant, un canot approchait, et ses avirons silencieux traçaient dans l'eau plombée un double chapelet de cercles qui s'effaçaient en s'élargissant avec lenteur...

Bientôt, l'embarcation accostait le *Saint-Vincent*, et dans celui qui se hissait à bord je reconnus le matelot Paul Le Groix.

J'en ai assez !

Je ne suis pas fait pour ce métier-là, moi !  
Guetter toute une nuit quelque chose qui  
va se passer, c'est bon pour un gabelou !

Si encore je savais ce qui doit se produire,  
j'aurais peut-être moins d'impatience, mais  
je n'ai rien pu tirer de ce calier de malheur  
qui m'a amené ici...

Quand je lui ai demandé :

— Qu'est donc venu faire Paul Le Groix  
à bord du *Saint-Vincent* ? il s'est contenté  
de me répondre :

— Vous le saurez ce soir, en venant avec  
moi, Commandant !

Puis il s'est mis à ricaner, suivant son ha-  
bitude.

Alors, j'ai tourné le dos sans insister.

Mais, ce soir, je suis descendu à terre avec  
lui.

Je bâille et étire mes membres ankylosés.  
Il y a longtemps que nous sommes là, ca-  
chés dans l'ombre des lavoirs, à attendre...  
Les heures s'égrènent lentement aux clo-  
chers de la ville.

Rien ne bouge.

Seule, la lune, haute dans le ciel, pour-  
suit obstinément sa marche vers l'ouest.  
Quelles forces inconnues poussent son dis-  
que blafard dans l'immensité vide de l'es-  
pace ?...

Il y a des gens qui ont peiné pour tra-  
duire cette course en équations, comme si  
on pouvait enfermer le destin dans la séche-  
resse d'une formule mathématique !

C'est ainsi, parce que cela doit être...

Et il en est de même pour tout.

Il me serait facile de me lever et de m'en  
aller et, pourtant, je reste là... Je subis, moi  
aussi, mon destin, parce qu'il faut que je le  
subisse. Lorsque vous aurez prouvé, après  
bien des calculs, que ma force de volonté est  
tombée à zéro, qu'aurez-vous expliqué ?  
qu'aurez-vous dit de neuf ? que m'aurez-  
vous appris que je ne sache déjà ?

Je crois que je divague un peu. N'ai-je  
pas rêvé tout haut ?

Je me frotte les yeux.

La tour du Connétable, les créneaux des

chemins de ronde, les pignons biscornus des maisons de Vannes, sont frangés d'argent.

A mes pieds, la Marle coule d'un mouvement uniforme qui finit par me donner le vertige. Je ne sais plus si c'est le ruisseau qui s'enfuit, ou tout le décor qui avance...

Onze heures...

Qui soupçonnerait notre présence ici ?

Les toits de tuiles moussues, soutenus par de gros poteaux de bois mal équarris, projettent une ombre épaisse où l'on devine à peine quelques nippes séchant sur des cordes, fantômes blancs qu'agite parfois un souffle de brise nocturne.

Une humidité froide s'exhale des larges carrés sombres dans lesquels les lavandières ont, cette journée, plongé leurs bras nus en caquetant joyeusement.

Je me penche vers la margelle pour tâcher d'y retrouver la forme d'un corps, la grâce d'une attitude. Je vois la femme à genoux, dans la boîte garnie de paille, frappant de son battoir le linge savonneux.

De sa main mouillée, elle ramène une mèche de cheveux qui s'était égarée sur son front, et des perles d'eau lui font un diadème...

Elles sont trois, maintenant, qui se content

mille potins en un babil aussi frais que le clapotis qu'elles soulèvent, et leurs rires clairs se mêlent au bruit cristallin des gouttes qui retombent...

Elles sont trois femmes, bien vivantes, qui se penchent et se relèvent, et les jupes se tendent sur leurs fesses, et les corsages se tendent sur leurs seins...

Trois femmes...

Une galopade de pattes menues, tout près de moi.

Des rats...

Trois femmes ?... Allons donc ! Un gardien de bateaux, oui !

Un joli gabarit de gardien qui laisse monter à bord le premier venu, et qui abandonne son poste pendant toute une nuit !

Après tout, ce n'est pas mon affaire. Que ces Messieurs de l'Amirauté se débrouillent comme ils l'entendent !...

Comment ?

Je croyais qu'on avait parlé.

L'attente me rend nerveux.

J'ai froid. Je relève le col de mon veston.

C'est curieux, ce froid qui règne ici.

Je ne me souviens pas d'avoir eu jamais aussi froid. Ce sont mes os qui sont gelés.

Si, au moins, je pouvais marcher, aller de long en large, comme sur un banc de quart, il me semble que cela me réchaufferait !

J'allumerais une bonne pipe, je mettrais les mains dans mes poches, et je marcherais...

Il faut faire un crochet pour éviter l'habitacle. Un coup d'œil au compas, en passant. Ça va, la route. Si le « Vieux » monte tout à l'heure, il n'aura pas lieu de gueuler...

Qui est-ce qui me relève ? Hervé ?

Un bon type, Hervé — un peu mou peut-être pour un second...

Moi, quand je serai second...

Encore deux heures...

Il y a dix-sept pas pour aller d'un bord à l'autre...

Un, deux, trois, quatre...

Cela fera combien de kilomètres quand j'aurai fini mon quart ?

Quatorze, quinze, seize, dix-sept..

Au fond, l'*Antarès* est un bon bateau pour débiter une carrière... J'aurais préféré continuer sur les voiliers, mais on ne fait pas ce qu'on veut, — et puis un vapeur, c'est tout de même un navire. Ça cogne dur aussi — moins de souplesse sans doute, mais plus de force... L'étrave est comme un coin qui s'enfoncé dans la mer...

Oh! ce ululement de chouette qui a tout fait s'évanouir !...

Attendre, toujours attendre...

Je regarde le calier, accroupi à mon côté.

On dirait qu'il dort...

Il avait raison quand il affirmait :

— Je sais bien des choses...

Par lui, j'ai appris que l'armateur Barthélémy Colas avait une fille, et qu'elle se nommait Anne.

Anne Colas... Cela sonne bien, n'est-ce pas ?... Anne Colas... J'aurais voulu entendre le capitaine Lagrée dire ces deux mots-là...

A moins qu'il ne dise tout simplement :

— Anne...

Anne.. c'est mieux...

Il lui donne l'eau bénite le dimanche, à la messe. L'après-midi, il l'emmène, en la tenant par la taille. Ils suivent les sentiers qui conduisent à Conleau, et là, joue contre joue, il lui explique :

— Tu vois, voici mon bateau — celui de ton père — l'*Hermine*... et là-bas, c'est celui que j'ai capturé, le *Saint-Vincent*...

Alors, ils contemplent un moment les deux bâtiments, puis elle avance vers lui ses lèvres, en murmurant :

— A ma vie...

Oui, ce doit être comme cela, parce que Anne Colas et Octavien Lagrée se sont promis l'un à l'autre.

Ce doit être comme cela...

Comme cela, pour ce que tout le monde peut voir... car il y a eu autre chose.

• Lorsque Lagrée a fait sa demande à l'armateur, il lui fut répondu que le savoir et les grades n'étaient point tout, et qu'il fallait qu'il fût riche.

C'est pourquoi il a fait la course, qui rapporte plus que le négoce.

Et c'est pourquoi il devait absolument revenir au port de Vannes avec une prise... afin de pouvoir s'entendre dire :

— A ma vie...

Des graviers qui roulent...

Quelqu'un descend le petit chemin qui mène aux lavoirs...

Une femme apparaît, enveloppée d'une grande mante dont le capuchon rabattu cache le visage. Elle regarde un moment autour d'elle, et rejette l'étoffe en arrière. Un court instant, un rayon de lune joue sur ses cheveux et éclaire son profil. Puis la zone d'ombre l'absorbe. Elle n'est plus mainte-

nant qu'une forme immobile, confondue avec le poteau auquel elle s'appuie.

J'ai eu cependant le temps d'apercevoir deux yeux profonds dans un adorable ovale, deux yeux profonds que je connais bien...

A minuit, Paul Le Groix parut.

Il cheminait lentement, dans le paysage bleuté, regardant tantôt à droite, tantôt à gauche, en homme qui cherche quelqu'un. Arrivé près de nous, il s'arrêta, et ses yeux sondèrent les recoins obscurs des lavoirs.

Anne Colas fit un pas vers lui.

Alors, il s'approcha.

— Bonsoir ! dit-il.

Elle ne répondit pas.

Il reprit avec effort :

— Bonsoir, mademoiselle Anne !... Je vois que vous avez reçu mon billet... et je vous remercie d'être venue...

Sa voix était sourde, hésitante. On sentait qu'il ne savait pas par où commencer. Parfois, il se taisait, passait sa main sur son front comme pour rassembler des idées qui ne venaient pas. Ce n'était plus le gars qui tenait tête au commandant de l'*Hermine*, c'était un pauvre bougre empêtré dans ses phrases, dérouté par le visage impassible et muet auquel il s'adressait.

— Oui, je vous remercie d'être venue, sûr... car j'ai des choses graves à vous dire... Oh ! je sais... Il n'est pas coutume pour une personne comme vous d'aller ainsi la nuit, à un rendez-vous de matelot... Pourtant...

Décidément, c'était difficile... Mais aussi, pourquoi ne l'aidait-on point ? Il aurait voulu entendre Anne lui répliquer quelque chose, n'importe quoi. Tout eût été préférable à ce silence, dans lequel il pataugeait, tout seul, gauchement, comme un crabe.

— Pourtant, vous me connaissez bien, il y a longtemps que je navigue pour votre père... sur la *Reine-de-Bretagne* d'abord, puis sur la *Duchesse-Anne*, qui s'a mis au plein à l'entrée de la rivière de Nantes, l'an dernier... sur l'*Hermine* maintenant... Ça fait... ça fait huit ans... que je crois... huit ans...

« Souvenez-vous, mademoiselle Anne, c'est moi qui, entre deux campagnes, vous ai pilotée sur le golfe, dans votre « canote ». C'est moi qui vous ai appris à barrer, à tenir l'écoute enroulée autour de votre poignet... souvenez-vous. Monsieur vot' père disait : « Un matelot premier brin, ce Paul Le Groix... je suis tranquille avec lui. » Hein ?...

« Alors, on est un peu comme des amis, pas vrai ?... Je n'vous veux qu'du bien, moi,

pas autre chose... Je le jure.. pas aut'chose...  
« C'est-y vrai, ça ? dites, c'est-y vrai ?... »

Elle avait quinze ans, lui dix-huit. Les vaguelettes bruissaient en éclaboussant sur la coque. Au-dessus de leurs têtes, la voile arrondissait sa poche brune gonflée de brise. Elle sentait la traction de l'écoute sur son bras, et le frottement de la barre polie dans sa paume. Elle sentait pénétrer en elle toute la vie du bateau, ses désirs, ses élans, ses caprices. Elle corrigeait les uns, encourageait les autres, s'enivrant de cette domination de la mer et du vent. Et devant elle, les cheveux un peu fous, un grand gars la regardait et riait.

Mais, depuis, il y avait eu Lagrée, Lagrée qui était venu avec des brevets dans sa poche, et un sillage de gloire naissante... L'image du matelot avait alors sombré dans une rafale dont la violence étonnait encore...

— Mademoiselle Anne, avec tout le respect que je vous dois, vous allez faire une bêtise... Faut pas continuer c'te route-là... vous courez tout droit à la côte...

« Epousez pas l'capitaine Lagrée, c'est pas un homme pour vous... »

« Ça vous étonne?... dame! j'pense bien...

Il s'arrêta.

Sa langue était sèche et le sang battait à ses tempes.

Il savait qu'il allait dire des choses irréparables, des choses qui diviseraient leurs vies, qui les sépareraient pour toujours, sans espoir de jamais virer de bord.

Il le savait, et cependant il était décidé à aller jusqu'au bout, coûte que coûte.

Il n'avait plus besoin de chercher ses mots. Sans effort, ils montaient en foule à ses lèvres, car c'était son cœur qui débordait maintenant...

— Vous croyez que Lagrée est un corsaire qu'a bien servi son Roi ? Ça n'est pas vrai ! Vous croyez que le *Saint-Vincent* est un navire ennemi, qu'on a bien fait de capturer ? Ça n'est pas vrai !

« Le *Saint-Vincent* est français, et Lagrée est un voleur ! Oui, un voleur ! un détrouseur de pauvres marins comme moi, un brigand qui a privé de pain des femmes et des gosses, un pirate, si vous aimez mieux, et rien de plus...

« Je suis allé à bord du *Saint-Vincent*, l'autre jour, vu que j'avais doutance. Je l'ai reconnu. C'est une barque du Port-Louis, et tous ceux d'ici pourront vous le dire ! On n'a jamais construit de bateau pareil en Angle-

terre. Celui-là est de fabrique française, j'en pourrais faire serment sur le Christ lui-même...

« Et aujourd'hui, Lagrée fait le faraud :

« — J'ai amariné un Milord — et je suis riche — et j'vas épouser la fille à Barthélémy Colas... »

« Faut pas, mademoiselle Anne, faut pas...

« Vous ne répondez rien ? Vous ne me croyez pas ?... Non, je n'ai pas bu... vous le savez bien...

« Un voleur !... la femme d'un voleur !...

« Misère !.. Me ferez-vous regretter de ne pas l'avoir envoyé au fond avec son ratiot, quand j'ai pris la barre pour passer les Glénans ?... Cela aurait mieux valu, sans doute... J'y serais resté, c'est probable, mais lui aussi, pour sûr !... Je le hais, cet homme-là, je le hais... et ce n'est pas seulement parce qu'il m'a brimé à bord — ça, c'était son droit — je le hais parce qu'il vous aime... et que, moi aussi, mademoiselle Anne, je vous aime...

« Oh ! vous n'êtes pas sans avoir rien remarqué ! Vous n'avez pas vu comme parfois mon regard s'attachait au vôtre ? Vous n'avez pas vu comme je vous surveillais quand vous m'étiez confiée... jalousement, bêtement... comme un chien...

« Et vous restez là, sans ouvrir la bouche, sans me jeter l'aumône d'une parole... pas d'une parole douce, je n'en demande pas tant... mais d'un mot quelconque, d'une injure même si vous le voulez... »

« Il n'y a donc rien à la place de votre cœur, rien qu'un morceau de granit, qu'aucune pitié ne peut entamer... »

La colère qui couvait en cette âme simple éclata soudain avec la brutalité d'un grain blanc. La voix se fit plus dure, et s'éleva, sifflante, dans le calme de la nuit sereine.

— Sois tranquille ! Il y en a d'autres qui écouteront mon histoire ! et tout le monde saura !...

« Epouse-le, ton Lagrée !... fille à voleurs ! Et on te montrera du doigt, jusqu'au jour où ton mari se balancera au bout d'une vergue, une cravate de chanvre au cou... »

C'était fini. Paul Le Groix n'avait plus rien à dire.

Je voyais ses yeux brillants, rivés sur ceux d'Anne, comme s'il avait voulu faire passer dans ses prunelles tout son mépris, toute sa jalousie, toute sa rancœur...

Lentement, la jeune fille s'avança, et,

regardant l'homme bien en face, elle lui cracha au visage.

Elle avait disparu depuis longtemps que, du revers de sa main, le pauvre gars essuyait toujours ses joues...

Sur le chemin qui mène à Conleau, nous marchons.

Une aube blême pointe à l'est.

En chevrotant, le calier fredonne à mon oreille :

*« A matelot ne s'ra jamais.*

*Haul away !*

*Old fellow away !*

*Pour nous sont les garces des quais.*

*Haul away !*

*Old fellow away !*

*Qui vol', qui mentent, qui font tuer.*

*Haul away !*

*Old fellow away !*

Ta gueule ! calier ! tu m'emmerdes avec ta chanson !



Qui a dit que l'alcool abrutissait l'homme ?  
Jamais Maître Le Digabel, greffier de  
l'Amirauté en la ville de Vannes, ne s'est  
senté plus en train.

— A la vôtre, calier !

— A la tienne, plumitif !

Les tracas de sa vie quotidienne n'ont pas  
résisté aux vapeurs enivrantes du tafia,  
chaudes et parfumées comme une rade des  
Antilles. Il oublie tout, les bécicles qui s'éga-  
rent chaque fois qu'il en a besoin, la tache  
d'encre au beau milieu de la feuille vierge,  
la plume qui refuse obstinément d'écrire. Il  
n'est plus le commis qui passe des jours en-  
tiers à faire tenir un drame de la mer dans  
les replis tortueux d'une phrase de tabel-  
lion, — il est...

Au fait, sait-il bien qui il est ?... et d'ail-  
leurs, que lui importe ?...

D'une voix un peu solennelle, il parle :

— Ceux qui descendent sur la mer dans  
des navires, et qui font commerce sur les  
grandes eaux, voient les œuvres de l'Éter-  
nel.

Pourquoi a-t-il dit cela ? Il ne le sait pas.  
Les mots sont venus d'eux-mêmes à ses  
lèvres. On dirait qu'un autre homme s'ex-  
prime par sa bouche, un autre Le Digabel  
qui ne serait pas un pauvre scribe appointé,  
mais un savant, un lettré, un érudit.

Méfiant, le calier a demandé :

— Qu'est-ce que tu racontes avec tes œu-  
vres de l'Éternel ?

Il ne peut pas comprendre, n'est-ce pas ?

D'un air supérieur, le greffier lui a ré-  
pondu :

— Rien..., c'est dans la Bible...

Puis il a tendu son verre vide, et les doigts  
squelettiques de son compagnon se sont à  
nouveau crispés sur le flacon joliment gréé  
de paille claire.

— A la tienne, plumitif !

— A la vôtre, calier !... Tu boiras, et tu  
ne seras pas rassasié...

— C'est encore dans la Bible ?

— Heu... à peu près...

— Eh bien, pour une fois, ça me semble  
assez juste !

Et le rire agaçant du vieillard s'est mis à  
grelotter dans la chambre de l'*Hermine*.

Je la trouve sinistre, ce soir, cette chambre...

La flamme rougeâtre d'une chandelle met sur les cloisons de bois des reflets d'incendie. Les ombres des deux hommes dansent, gigantesques et déformées. Une vareuse pendue à un clou, une paire de bottes jetée dans un coin, prennent l'air de choses vivantes, de débris humains laissés là après un carnage. Chaque objet, sous la lumière tremblante, semble remuer comme si un dernier sursaut de vie l'animait encore...

Maître Le Digabel, lui, ne voit point tout cela. Ses yeux pétillent, son nez s'enlumine. Il est heureux. Il discourt, embardant sans cesse dans les Proverbes et l'Ecclésiaste, au grand effroi du père Le Floch', qui donne de violents coups de barre pour le remettre à son cap.

— Alors, ce procès ?... Les matelots ont déposé ?

— Oui, après avoir levé la dextre et juré comme il se doit, car il est écrit : « Le faux témoin ne restera pas impuni, et celui qui proférera des mensonges n'échappera point. »

Le calier a haussé les épaules, ses poings se sont abattus rageusement sur la table, puis il s'est contenu, et a demandé simplement :

— Qu'est-ce qu'ils ont dégoisé ?

— Ils ont tous confirmé les déclarations du capitaine Octavien Lagrée, sauf un, Paul Le Groix, qui a dit : « Les cœurs courageux ont été dépouillés, ils ont dormi d'un profond sommeil, et... »

— Paul Le Groix a dit ça ?

— Non..., c'est dans la Bible.

— Encore ! fous-moi la paix avec ta Bible !

— Bon !... comme vous voudrez...

Donc, il a dit : « La barque, j'la connais. Elle appartient à l'armateur Stéphane, du Port-Louis, et elle était commandée, si j'ai bonne souvenance, par le sieur Coturel.

— C'est une erreur. Coturel est sur le *Saint-Hilaire*, et il n'y a jamais eu de *Saint-Vincent* dans la flotte à Stéphane.

— C'est bien possible..., mais M. de Kérodein s'est pris la tête à deux mains et a soupiré : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Je suis enfoncé dans un borbier profond, dans lequel je ne puis prendre pied, je... Je vous demande pardon, c'est... »

— Oui ! je sais ! c'est dans la Bible ! Après !

— Eh bien ! après, on a délibéré, on a pensé que peut-être le *Saint-Vincent* avait été auparavant capturé par un bâtiment anglais. De ce fait, il aurait été de bonne prise.

Cependant, l'Amirauté n'a pas voulu autoriser la mise en vente, et a reporté l'affaire à huitaine, car le doute est entré dans leurs âmes, et ils ont été plongés dans les ténèbres...

Maître Le Digabel s'arrêta soudain. Deux prunelles jaunes le fixaient, jetant des éclairs. Timidement, avec l'air d'un gosse qui s'attend à être battu, il reprit :

— Non..., pas ça..., ce n'est pas dans la Bible.

— Tant mieux ! rugit le père Le Floch', en se versant une nouvelle rasade.

— A la tienne, plumitif !

— A la vôtre, calier !

Je suis entré là tout à l'heure, intrigué par les éclats de voix et les chocs des verres heurtés. Je ne savais pas que le gardien de l'*Hermine* eût invité quelqu'un à bord. La journée s'était écoulée, morne comme tant d'autres.

Ce devait être un dimanche, les cloches avaient sonné... La messe... les vêpres... la foule des bourgeois, des pêcheurs, des marins se presse vers les églises... Là-bas, les yeux d'Anne Colas quittent souvent son misel pour se tourner vers une silhouette habillée de bleu, à demi cachée derrière un des piliers de granit... Moi, j'étais resté allongé

sur une couchette, dans une des cabanes désertes, en essayant de ne pas penser. Mais, lourdes comme des nuées d'orage, angoissantes comme les signes avant-coureurs des tempêtes, mille questions roulaient sous mon crâne, sans éveiller seulement l'écho d'une réponse.

Combien y a-t-il de semaines, de mois peut-être que je vis cette étrange vie ? Quand le corsaire a-t-il repris son mouillage ? Combien de jours ont passé depuis le rendez-vous des lavoirs ?...

Je n'ai aucune idée du temps. Le temps n'existe plus. Tantôt les minutes s'allongent, interminables, tantôt il me semble qu'hier encore j'arpentais le pont du thonier... Les heures sont de grands espaces noirs, sans dimensions, troués çà et là par un fait, un événement que j'enregistre, et qui ne dure pas. Aussitôt après, l'impression de vide, de néant, reparaît et s'impose avec une force accrue... Pourtant, je sens que toutes ces images mises bout à bout forment une chaîne logique qui me conduit implacablement vers le but, vers cette mort dont m'a parlé le calier, et qui dénouera l'Aventure.

Que suis-je au milieu de tout cela ? Moins que le grain de sable roulé par la vague sur la plage, moins que le flocon d'écume que

l'ouragan emporte dans le hurlement de sa fureur déchaînée...

Ce soir, personne n'a fait attention à moi. Je suis resté debout, dans un coin de la chambre, perdu dans la pénombre. J'ai écouté les deux hommes, sans que l'un d'eux m'adressât le moindre regard. Cependant, il y en a un au moins qui sait que j'existe...

Le père Le Floch' s'est levé brusquement. Il a posé sa main sur l'épaule du greffier qui tressaille.

— Viens ! lui dit-il.

Dehors, c'est la nuit, une nuit lourde et épaisse. Des bouffées chaudes traversent l'air, haleine brûlante d'une invisible fournaise.

Un feu Saint-Elme paraît sur la fusée de la grand'vergue, glisse vers la hune, descend le long des haubans. Le voici maintenant sur la lisse, petite flamme pâlotte qui sautille et nous accompagne dans notre marche.

J'entends près de moi claquer des mâchoires, avec un bruit de castagnettes, puis je vois Maître Le Digabel ébaucher un signe de croix.

Le feu a disparu.

Le calier ricane.

Nous sommes devant la porte de la cuisine. C'était là le domaine du coq, un réduit de quatre pieds sur cinq, encombré de fourneaux et de marmites, un sanctuaire inviolé où seul pénétrait le bosco, lorsqu'il venait avec déférence demander d'aider à la manœuvre...

Comme nous y entrons, des rats s'enfuient entre nos jambes. Je heurte quelque chose du pied, — une gamelle qui résonne lugubrement avec un bruit de cloche fêlée.

Le Digabel s'est repris à trembler.

— Approche-toi !

Sur le fourneau, il y a une sorte de grande bassine remplie d'eau.

Le calier l'observe.

— Approche-toi, et regarde ! Tu vas connaître ce qui va arriver désormais... Regarde !... Regarde !...

Le ton du vieillard est devenu rauque, et ses mots s'envolent dans les ténèbres, sinistres comme les cris désespérés des grands oiseaux de mer, présages de malheurs.

Nous crispions nos mains sur les bords du chaudron, nous nous penchons sur la surface immobile du liquide. Un cercle s'y dessine alors, puis un autre, puis un autre encore. Ils partent du centre, s'élargissent, atteignent la paroi, se réfléchissent et s'en-

tre croisent en un réseau de rides qui brouille tout le miroir...

Je suis bien sûr pourtant que rien n'y a été jeté...

Je relève la tête.

Ce que j'aperçois me glace d'épouvante.

Une clarté blafarde émane maintenant de cette eau mystérieuse. Elle éclaire par en dessous les visages de mes compagnons, qui apparaissent comme des masques osseux, quelque peu verdâtres, où la bouche, le nez, les yeux ne sont que des trous d'ombre.

Des têtes de morts...

Est-ce que, moi aussi...?

Je me passe la main sur la figure, je tâte la chair de mes joues, les paupières de mes yeux...

Des gouttes de sueur froide perlent à mon front...

J'ai eu peur, peur...

L'eau, maintenant immobile et lisse, semble un bain de mercure. Des taches s'y forment lentement, grisailles floues, qui se précisent peu à peu, se rassemblent, s'agglomèrent en un magma sombre où je finis par discerner l'image d'un homme assis devant une table.

A son tricot de laine, aux bottes qui lui montent jusqu'aux cuisses, à l'anneau d'or

qu'il porte à l'oreille, je reconnais un marin.

Il écrit. Parfois il lève sa plume, cherche une idée rebelle, puis se remet à écrire, réfléchit encore, et recommence.

Je me sens devenir fou. Je veux me redresser. Une poigne de géant pèse sur mes épaules et m'oblige à rester là. Je veux crier. Aucun son ne sort de ma gorge desséchée par l'angoisse.

Je savais prier autrefois. Aujourd'hui, je n'arrive plus à retrouver une seule de ces phrases que j'ai tant récitées sans les comprendre, sans me douter jamais de toute la puissance qui y est incluse, et que j'appelle à mon secours ce soir...

Mon Dieu !...

Qui a parlé ?

J'ai entendu des mots dont je n'ai pas saisi le sens...

J'écoute.

Rien...

Cette fois, j'ai vu les lèvres du calier remuer. Il parle d'une voix sourde, à peine distincte, que je ne lui connais pas, et qui paraît venir du bout du monde.

Il dit :

— Requête à M. le Lieutenant civil et criminel de l'Amirauté de Vannes...

Et je devine tout à coup qu'il lit ce que l'homme est en train d'écrire, comme s'il se penchait par-dessus son épaule...

« Ce m'est un bien pénible devoir que celui de porter à Votre connaissance les faits dont viennent d'être victimes de fidèles et loyaux sujets de Sa Majesté, honorablement connus et estimés de tous. Mais je sais, Monsieur le Lieutenant Général, que dans Votre haut souci de la Justice Vous ne laisserez pas les criminels sans châtement, et sans consolation les affligés... »

Les lignes s'ajoutent aux lignes, les pages se couvrent d'encre...

Il me semble être plongé dans un abîme, à mille lieues sous terre, où pas un souffle d'air ne pénètre, où ne règne nul bruit, hormis ce chuchotement monotone qui continue inlassablement...

« ...Je viens de subir des actes d'hostilité de la part de gens de ma nation, et de ceux-là mêmes dont j'aurais été en droit d'espérer aide et protection, dans les cas de besoin ou de danger.

« Nous faisons voile de Bayonne à Landerneau, lorsqu'un navire que je crus ennemi nous prit en chasse. Après une poursuite des plus vives, j'ai eu le grand déplaisir et la profonde mortification de voir mon bâtiment amariné par ledit navire.

« Un coup de canon... »

Non, ce n'est pas cela. L'homme a barré le mot *un* et demeure perplexe. C'est peu de chose, un coup de canon...

Il inscrit trois.

« ...Trois coups de canon ne nous laissèrent pas le temps, à mes gens ni à moi, de faire des réflexions bien étudiées... »

La plume court sur les pages. C'est maintenant un véritable réquisitoire. Ses ennemis sont français comme lui. Ils n'avaient aucun motif pour faire prise son navire, ni pour engager une action quelconque contre lui. Aussi en réclame-t-il la restitution, se réservant à exiger des dommages et intérêts pour la capture indûment faite...

Je me suis relevé brusquement, l'image a disparu. Une odeur de soufre traîne dans le réduit obscur.

J'articule avec peine :

— Qui est-ce ?

Les prunelles jaunes du père Le Floch' se fixent sur les miennes, me vrillant jusqu'à l'âme.

Puis il laisse tomber :

— Guillaume Le Goff...

— Guillaume Le Goff, dont le nom figurait au dos d'une carte trouvée à bord ?

— Celui-là même..., Guillaume Le Goff, propriétaire et maître du *Saint-Vincent*.

Il y a le bruit sourd d'un corps qui s'affale en valdrague sur le plancher.  
Maître Le Digabel s'est évanoui.

### XIII

— La parole est à la défense...

Maître Desalleurs se leva.

C'était un avocat habile, retors en l'art de trouver des arguments et de hérissier ses plaidoiries d'écueils sournois, où venait toster dur la partie adverse. Avant d'appareiller pour les mers dangereuses de la Procédure, il faisait bon d'embarquer à son bord ce pilote réputé.

Barthélémy Colas et Octavien Lagrée avaient mis leur suprême espoir en lui. Leur cause se présentait mal. La requête déposée devant le Lieutenant civil et criminel de l'Amirauté, surgissant à l'improviste avec la soudaineté d'un coup de pampère, les avait laissés abasourdis et pantois, désemparés comme un bâtiment qui vient de démâter. Leurs rêves de richesse s'étaient dispersés, grands lambeaux de toiles tourbillonnant au-dessus des vagues, et le projet de

mariage gisait, amas inextricable d'espars et de filins écroulés sur le pont.

Il fallait au plus tôt mettre de l'ordre dans tout cela, réparer les avaries, guinder des mâts de fortune, établir un tourmentin. Plus tard, on verrait à gréer plus de voilure, et à gagner au vent.

— C'est à des marins que je m'adresse, Messieurs...

Une sorte de frémissement parcourt l'assemblée. Le vieil esprit de chicane, de joute oratoire, se réveille. On suppute les chances, on évalue les risques, on se hasarde à deviner les points où vont tomber les coups...

Manœuvre savante ou abordage brutal ?

Pour l'instant, la manœuvre seule prévaut.

— Qui de vous, Messieurs, rentrant un soir en son logis, n'a aperçu dans une ruelle sombre une silhouette fuyante ? Un homme se hâte, rasant les murs. Accélérez-vous votre marche, il presse le pas. Il s'efforce de maintenir entre lui et vous une distance toujours égale. Il évite de passer devant les fenêtres éclairées qui dévoileraient ses traits. Il redoute que vous l'approchiez, que vous l'examiniez, que vous le reconnaissez peut-être. En un mot, il vous fuit.

« Vous vous étonnez de ces manières, n'est-ce pas ? Vous en arrivez à penser qu'on n'agit pas ainsi sans avoir de bonnes... ou plutôt de mauvaises raisons. Que faites-vous alors ?

« Un peureux, un lâche, dira : « Bah ! ce ne sont point mes affaires ! S'il veut s'écarter de moi, qu'il aille au diable, je ne m'en soucie pas ! » et il passera son chemin.

« Mais un marin, Messieurs, un de ces hommes qui, sur les Sept Mers, font flotter le pavillon blanc de Sa Majesté, un de ces monde la renommée de la France, peut-il rester indifférent ? Non, il tâtera le pistolet qu'il porte à sa ceinture, et s'approchant du drôle, lui criera : « Arrête un peu, compagnon ! et dis-moi qui tu es ! »

L'avocat s'est tu. Son regard erre un moment sur la salle, cueillant une attitude, un sourire, un encouragement. Profitant de ce répit, des gens se parlent à l'oreille. On commente ce branle-bas de combat. On apprécie ou on dénigre, suivant qu'on est d'un bord ou de l'autre.

Tandis que Barthélémy Colas et son capitaine hochent la tête avec une moue d'approbation, Guillaume Le Goff, — l'homme dont le calier fit apparaître l'image, l'autre



soir, — reste immobile, les bras croisés, un pli amer à la bouche. En face de lui, parmi un groupe de matelots bavards et turbulents, Paul Le Groix s'agite, semblant chercher quelqu'un dans la foule.

Elle est ici, près de moi, celle que tu cherches, mon gars ! toute blanche sous sa petite coiffe claire, et ses jolis yeux sont bien rouges... Elle a pleuré, Anne Colas, elle a pleuré..., mais pas devant toi..., parce qu'il ne faut pas faire voir qu'on souffre, à ceux qui vous font du mal...

Maintenant, sur un ton plus mesuré, plus contenu, la plaidoirie se développe, avec la grâce harmonieuse des escadres qui évoluent avant d'en venir aux prises.

— Point n'est besoin de vous apprendre, Messieurs, qu'un navire n'est pas ce que le vulgaire croit y voir : un simple assemblage de bois, de chanvre et de toile. Un navire est un être, doué d'une personnalité propre, doué d'une vie propre, il naît, il meurt, il souffre dans les combats, il se plaint dans les tempêtes, il jouit pleinement lorsqu'une bonne brise lui fait allègrement tailler sa route, vent sous vergue. Comme chacun de nous, il a ses qualités, ses travers, il a ses caprices, ses sautes d'humeur.

Il a son code de l'honneur, fait de tout un passé d'usages, de coutumes, de traditions auxquels il se conforme strictement.

« Et tous tant que vous êtes, armateurs, pêcheurs, marins du commerce ou du Roi, vous savez encore mieux que moi qu'il existe une courtoisie, une politesse de la mer, qui s'échange de navire à navire, quel qu'en soit le pavillon, fût-il même anglais !...

« Quoi d'étonnant alors à ce que l'*Hermine*, brave et honnête corvette de Sa Majesté, possédant sa lettre de marque en règle, arborant fièrement à son mâtereau de poupe la grande enseigne blanche, ait voulu s'assurer de l'identité de ce passant qu'elle apercevait là-bas, s'enfuyant toutes voiles dehors, et manifestement désireux d'éviter la rencontre.

« Elle aussi, elle allait lui crier : « Halte-là ! qui es-tu ? »

« C'était son droit, mieux, Messieurs, c'était son devoir ! et le capitaine Lagrée n'y a pas manqué... »

Laisse porter ! ça va bien ! Guillaume Le Goff ronge ses ongles. Le vent a l'air d'avoir tourné !

En vérité, je ne regrette pas d'être venu, d'avoir pu m'évader de l'*Hermine*, de ne

plus sentir ces relents malsains, ces bouffées fétides qui s'exhalent de ce bateau à demi mort.

*L'Hermine* — un brave et honnête navire de Sa Majesté... — Allons donc ! un brigand, oui, et qui attend le jour du châtement !

Je veux me libérer de lui, me soustraire à l'emprise de ce vieillard inquiétant et sinistre qui le hante. Je ne veux plus entendre ce rire grinçant qui me donne le frisson, je ne veux plus assister à ces pratiques de sorcellerie qui m'épouvantent et me tuent, et dont je sors rompu, brisé, vidé jusqu'à la moëlle des os...

Je n'aurais point cru que ce fût si facile. Vers midi, comme j'étais seul sur le pont, je me suis laissé glisser dans un canot, le long du bord. J'ai pris les avirons et, en douceur, silencieusement, je me suis mis à nager vers la terre.

J'ai atteint Vannes. C'était l'heure chaude où les bourgeois, assis à leur table, digèrent en paix.

J'ai erré dans les rues quasi désertes de la ville. Sans bien savoir comment, je suis venu échouer devant l'Amirauté. Une phrase, que le calier avait prononcée ce matin, m'est revenue en mémoire.

« Le procès aura lieu aujourd'hui... »  
J'ai poussé la porte.

Un grand balancier de cuivre rythmait le temps de son tic tac monotone, et son faible bruit emplissait la salle vide. Lentement, les rais du soleil ont balayé les murs...

Puis, des gens ont pris place — sans me voir — et, dans un murmure soyeux de robes, le tribunal est entré.

Et, à présent, l'avocat commence à tirer en plein bois, afin de couler bas son adversaire.

— Or, qu'a fait le *Saint-Vincent* ? En guise de réponse, il a établi ses bonnettes ! Il a entraîné son poursuivant dans un guépier, dans un véritable coupe-gorge — que lui connaissait — mais où il espérait voir *l'Hermine* s'engloutir... Je veux parler, messieurs, de l'archipel des Glénans dont, seuls, la maîtrise et le haut savoir du capitaine Lagrée ont pu venir à bout !

A ce moment, M. de Kérodein, qui somnolait doucement dans le fauteuil présidentiel, fut tiré de sa torpeur par un brouhaha confus.

Paul Le Groix s'était levé et disait :

— Faites excuse, c'est moi qu'étais à la barre.

Il se tenait là, gauche et rougissant, intimidé par toutes ces prunelles braquées sur lui. Maître Desalleurs, mécontent, l'observait sans bienveillance.

— Qu'y a-t-il ? interrogea M. de Kérodein en se penchant vers Maître Le Digabel qui taillait sa plume d'oie avec application.

— Il dit qu'il était à la barre, monsieur le président.

— Ah ! vous étiez à la barre, mon ami ?

— Oui.

— Et après ?

— Après ? Ben, c'est tout..., j'étais à la barre...

— Asseyez-vous... Continuez, Maître, je vous prie...

Il y eut quelques rires étouffées, puis, dans le silence revenu, la voix s'éleva de nouveau :

— Lorsque, enfin, les deux navires se furent rejoints dans la baie d'Audierne, des coups de semonce furent tirés. Deux, dira le capitaine Lagrée ; trois, certifiera Guillaume Le Goff.

Je ne voudrais pas, Messieurs, ergoter sur ce chiffre. Deux ou trois, peu importe. Ce qui est capital, c'est l'attitude du *Saint-Vincent* après cette semonce. Son commandant ne connaît-il donc pas l'ordonnance de

1681 ? Tout navire semoncé doit amener et présenter ses papiers !

« Personne n'ignore ce règlement, et chacun s'y conforme de bonne grâce. Oui, mais montrer ses papiers devait fort gêner ce..., je n'ose dire, Messieurs, ce marin. Il mouille, abandonne son bâtiment, et s'enfuit.

« Oh ! je sais, il invoque la terreur panique, pauvre excuse à sa lâcheté. Que dis-je, sa lâcheté ? son indignité, devrais-je dire...

« Comment, ces matelots qui n'osent même pas arborer leur pavillon, qui laissent ainsi un vaisseau à l'ancre sous toutes ses voiles, ces matelots en proie à l'affolement le plus complet, prennent cependant le temps d'emporter avec eux ce qu'il y a de compromettant à bord, le journal de navigation, les manifestes, tout ce qui mentionne un nom, un port, une date. Les compas, les horloges peuvent également donner une indication, emportons-les!...

« Vous avouerez que voilà des hommes extraordinairement lucides, malgré leur terreur panique !

« Il n'y a qu'une petite carte qu'on a oubliée dans la chambre, une petite carte qui porte inscrit au dos le nom du commandant!

« Et c'est cette carte qui sera cause, plus tard, de la requête déposée ici même !

« Guillaume Le Goff apprend qu'on a trouvé le document, il devine que, par là, la justice va remonter jusqu'à lui, et qu'on ne pourra confondre son navire avec tous les autres dont la poupe s'orne du même vocable. On le convoquera, on le questionnera. Alors, il prend les devants, il écrit, il se pose en victime. C'est lui maintenant qui demande réparation !

« Laissez-moi rire, Messieurs !

« Certes, je ne conteste pas que le *Saint-Vincent* soit français, je ne conteste pas que, de prime abord, le fait de l'avoir capturé puisse paraître abusif. Mais, quand on approfondit tant soit peu l'aventure, on est obligé de convenir que le capitaine Lagrée a bien servi son Roi.

« Car j'affirme que si le *Saint-Vincent* a été forcé de voile pour fuir, s'il est passé en plein milieu des Glénans, si son équipage l'a abandonné en enlevant avec lui tout ce qui était susceptible de faire le jour sur cette ténébreuse affaire, c'est que le bâtiment était chargé pour l'ennemi, et que le capitaine Guillaume Le Goff est un traître !

« Je ne doute pas, Messieurs, que, dans le haut esprit de justice et d'impartialité qui vous anime, loin de condamner le capitaine

Lagrée, vous ne sollicitiez pour lui une récompense digne de son action... »

Maître Desalleurs s'est assis et s'éponge le front.

Dans un grand bruit de sièges remués, la Cour se retire pour délibérer.

J'eus, à cet instant précis, l'impression très nette qu'un regard se posait sur ma nuque.

Je me retournai. Le calier était là.

Il ricana un moment, puis s'approchant de moi, me glissa dans l'oreille :

— Pas la peine d'attendre, Commandant ! Il n'y aura pas de verdict. M. de Kérodein n'osera jamais... Ah ! ah ! ah !... L'Amirauté va se dessaisir au profit du Conseil des Prises, qui jugera ça à Paris... Ah ! ah ! ah !...

Puis, brusquement, je sentis ses doigts s'agripper sur mon épaule, comme la serre d'un rapace, et sa voix se fit dure :

— Venez-vous-en, Commandant ! vous avez assez « galvaudé » comme cela aujourd'hui !

Je suis retourné à bord de l'*Hermine*... avec lui...

#### XIV

Des jours... puis des jours encore...

Des jours affreux de tristesse, où je traîne mon implacable ennui d'un bout du navire à l'autre...

Corvette maudite, bateau d'enfer, plus lamentable qu'une épave pourrie jetée à la côte, plus sinistre qu'un derelict errant au gré des houles, je te connais en tes moindres détails.

J'ai parcouru les planches de ton tillac, j'ai arpenté ta dunette, j'ai mesuré ton gaillard. Toutes les portes de tes cabanes ont été poussées, tous les tiroirs de tes meubles ont été ouverts. Je me suis plongé dans les ténèbres de tes cales, empoignant à pleines mains les taquets de l'estance, et je suis grimpé par les enfléchures des haubans jusqu'aux barres de perroquet. Tes recoins les plus secrets m'ont vu passer, solitaire,

comme une âme en peine soupirant après l'éternel repos...

Et tu ne t'es pas livré. Tu es resté drapé dans ta robe de mystère, sans rien vouloir trahir de ton forfait, ni de ta honte...

L'autre jour seulement, quand j'ai pu échapper à la surveillance jalouse et féroce du sorcier qui vit à ton bord, un pan du voile s'est levé...

Puis la nuit s'est refaite, plus épaisse et plus lourde à mon âme...

Et je n'ai pas eu le courage de m'évader à nouveau...

Pourquoi, ce matin, cette chape de plomb ne pesait-elle plus sur mon cerveau ?

Dans le ciel d'un bleu léger et aérien, des mouettes tourbillonnaient. L'eau clapotait joyeusement le long de la coque. Une brise fraîche apportait des bois de pins proches un parfum de résine...

Tout semblait heureux. L'*Hermine* elle-même avait pris un autre visage.

Un bruit de cascade me fit tourner la tête. Là-bas, sur le *Saint-Vincent*, des hommes, pieds nus et pantalons retroussés, lavaient le pont à grands coups de fauberts. Les seaux à bosses montaient et descendaient, heurtant le large ventre de la barque. Des

cris s'entrecroisaient, des rires sonores éclataient parfois...

Une chanson s'éleva, que tous reprirent en chœur :

*Dans le port de La Rochelle,  
Il y avait un commandant !  
Dans le port de La Rochelle,  
Il y avait un commandant !*

Et je me mis à chanter avec eux...

*Qu'avait trois filles si belles  
Que chacun pensait souvent  
Aux trois fill' de La Rochelle!  
Aux trois fill' du commandant!*

Je ne sais quelle envie me prit de courir, de danser, de faire n'importe quoi ! Je dégringolai dans le poste, j'enfonçai, en passant, la porte de la cambuse, je me précipitai vers la chambre !

Ce que j'y vis me cloua sur place.

Le père Le Floch', assis en tailleur, ravau-dait ses hardes. Et il y en avait partout, sur la table, sur les tabourets, sur le plancher aussi, de ces vêtements invraisemblables, percés aux coudes, troués aux genoux, hillons de soie où brillait encore un galon d'or. lambeaux de toiles goudronnées qu'un fil de

caret assemblait tant bien que mal, jetés pêle-mêle en tas, ou bien pendus à des clous, ou encore recroquevillés sur eux-mêmes dans l'attitude convulsée d'un cadavre.

J'en saisis un du bout des doigts.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le calier interrompit un moment sa besogne, jeta un regard sur ce qui avait dû être un pourpoint brodé, et laissa tomber :

— Ça, c'est l'habit de Sir Francis Drake, mort en 1596 à bord de la *Defiance*.

— Et ça ?

— Celui de l'amiral van Ruyter, mortellement blessé à bord de l'*Eendragt* en avril 1676.

— Et ces deux-ci ?

— Gaspar de Cortereal, perdu corps et biens en 1502, et son frère Miguel de Cortereal, qui eut le même sort, la même année.

— Et celui-là ?

— Sir Hugh Willoughby, mort en 1554 à bord de la *Bona-Esperanza*.

— Et cet autre ?

— Henry Hudson, abandonné dans une chaloupe par les mutins de la *Discovery* en 1611, et qu'on n'a jamais retrouvé.

J'arrêtai là cette énumération macabre, et demeurai un moment silencieux devant cette garde-robe de trépassés.

Puis je demandai :

— Mais enfin, qu'est-ce que tu fais ?

— Vous le voyez bien, Commandant ! je me prépare !

— Tu te prépares à quoi ?

— A aller à terre, donc!... J'fais mon sac... *L'Hermine*, c'est fini pour moi ce soir!...

— C'est fini, *l'Hermine* ? C'est fini ? Alors, je vais pouvoir... vivre!...

— Oh ! pas encore ! Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit : « Il faut qu'il y ait... »

— Ah oui ! Il faut qu'il y ait...

Je n'osai pas prononcer le mot. Toute ma gaieté s'était envolée. Mes yeux ne pouvaient plus maintenant se détacher de cette aiguille qui allait et venait, et dont la course me semblait sacrilège.

Et tout en rapiécant ses funèbres loques, le vieillard continuait :

— Qui sera la victime ? Je ne peux le dire... Mon pouvoir ne va pas jusque-là... Je sais qu'il y aura une victime, comme chaque année, et c'est tout... Je sens que les choses approchent de leur dénouement, de ce que vous appelez, vous autres, leur fin, et qui n'est qu'un incident dans la longue traversée du temps, une escale brève dans un havre sans nom, pas plus...

Toute barque arrive un jour dans un

port, sachez-le, même quand vous la croyez perdue, même si vous l'avez vue sombrer.

De ce port inconnu des hommes, elle appareillera encore, avec son équipage, pour des voyages que vous ne pouvez connaître. D'aucuns, cependant, en ont été témoins, mais vous les avez traités de fous, ou d'ivrognes ! parce que vous pensez que tout est terminé, alors que tout se continue, éternellement...

Il y eut un assez long silence. J'étais loin d'ici, à la pointe de Kerpenhir, près du sé-maphore. Il faisait nuit. Le gardien, debout sur le seuil, fumait sa pipe. Minuit sonna quelque part. Un grand voilier sombre glissa sur l'eau du goulet...

La pipe gisait à terre, en deux morceaux...

Depuis ce temps-là... j'ai appris...

Immobile, le regard droit devant lui, le calier songeait. Soudain, il haussa les épaules, poussa un profond soupir, et se remit à coudre, tout en soliloquant à voix presque basse :

— Tiens bon d'sus ! mon gars!... et va de l'avant... Quoi qu'on veuille... quoi qu'on fasse, les événements taillent leur route...

Cela fait près d'un mois déjà que Maître

Desalleurs a si bien plaidé. Quelques jours plus tard, Paul Le Groix et Octavien Lagrée se battaient...

Un soir que le matelot était « bu » plus que de coutume, — car il boit maintenant, — il avait rencontré son capitaine qui sortait de la maison de l'armateur.

Il l'avait suivi, en grommelant on ne sait quoi... Des injures, probable...

En tout cas, l'autre a pris feu comme une sainte-barbe !

— Déhale d'ici, espèce de cancrelat! qu'il lui a dit.

Il y a eu des coups de poing échangés dans l'ombre. Des fenêtres se sont ouvertes. Des têtes coiffées de bonnets se sont penchées curieusement. Comme de juste, chacun s'est bien gardé d'intervenir.

On a relevé le capitaine le lendemain matin, avec pas mal d'avaries grosses dans son accastillage ! L'oreille bâbord à demi arrachée, trois dents cassées à tribord devant, et les yeux gros comme des boulets de six livres...

Quand les gardes de la maréchaussée se sont présentés chez Paul Le Groix, sa logeuse leur a répondu qu'il n'était pas encore rentré... Où il était ? Elle n'en savait rien ! Elle n'allait pas naviguer de conserve avec

tous les gaillards qui prenaient pension chez elle, n'est-ce pas ?

Ils l'ont cherché pendant deux jours, puis ils ont entendu dire qu'il s'était « ensauvé » vers Quiberon. Ils ont couru jusqu'à Quiberon. On leur a révélé qu'il était à Belle-Ile. Ils ont pris une chaloupe, et sont allés jusqu'à Belle-Ile...

Une vieille, toute cassée, qui cherchait des coquillages, les a écoutés bien poliment, avant de leur confier :

— C'est peut-être ben vrai, tout ce que vous m'avez raconté là ! Mais j'n'en ai point entendu un traître mot ! J'suis sourde, mes beaux Messieurs ! J'suis sourde...

Un ancien gabier, qui mâchonnait son brûle-gueule en contemplant la mer, leur a fait un clin d'œil.

— V'nez-vous-en avec moi, leur a-t-il dit, j'vas vous le faire voir !

Il les a emmenés, suants et soufflants, jusqu'à la pointe des Poulains, et là, dans un sourire, il leur a déclaré :

— Ça y est!... A présent, vous d'vez le voir !

— Non, qu'ils répondent.

— Eh ben ! moi, je le vois... L'est là-bas...

Et son doigt désignait une voile qui disparaissait à l'horizon.

— L'est là-bas, sur ce bateau... C'est l'Ata-



*lante*. Elle est restée plus d'une semaine mouillée sous le Palais, rapport à son mât d'hune qu'était venu en bas dans un coup de tabac. Un de ses matelots avait été tué dans l'accident, l'gars que vous cherchez a pris sa place à bord... Vous l'voyez point d'ici, vous aut' ? Il s'en va au Cap-Français, à c't'heure !

Alors, les deux brasse-carré se sont regardés :

— Tu t'fous d'nous, bien sûr ?

— Oh ! si on peut dire !... J'ai une très bonne vue pour mon âge, v'là tout... Au plaisir, Messieurs, et très heureux d'avoir pu vous être utile...

On prétend que, lorsqu'il a lu le rapport de l'exempt chargé d'arrêter Paul Le Groix, le prévôt de la maréchaussée de Vannes a failli périr par étranglement. Il y a des gens qui n'ont pas l'esprit incliné vers la plaisanterie...

Quant au capitaine Lagrée, lui, il est resté abattu en carène pendant plus de huit jours. Une fois remis à flot, il prit le petit portrait que vous avez vu à bord de l'*Hermine*, et barra d'un gros trait d'encre la devise écrite au dos . « A ma vie »... Puis il l'enveloppa soigneusement et appela un gosse qui passait dans la rue :

— Porte ça à Mademoiselle Colas, tu connais ? La fille de l'armateur... Non, il n'y a rien à dire...

Il n'y avait rien à dire, en effet. Anne avait compris aussitôt...

Elle s'est raidie pour ne pas pleurer, et a examiné longtemps la miniature, seule épave surnageant du naufrage où s'était englouti son amour.

Puis elle l'a jetée dans la cheminée et, lorsque son père est entré, il n'a aperçu qu'un petit tas de cendres grises, qu'elle s'efforçait de disperser du bout de son pied.

Il a demandé :

— Qu'est-ce que c'était ?

De son mouchoir de dentelle, elle essuya une goutte d'eau qui perlait à ses cils, et répondit d'un ton qu'elle voulait assuré :

— Rien, Père... des papiers sans aucune importance...

Pendant ce temps, à Nantes, le *Roi-de-Gabingue*, de deux cent quatre-vingts tonneaux et cinquante-six hommes d'équipage, se préparait à appareiller pour les marchés de traite de la côte d'Angole. On attendait, d'un moment à l'autre, le nouveau commandant qui devait arriver de Vannes...

Sur la route poussiéreuse, près de Pont-

château, Lagrée galope... Lagrée, qui abandonne la lutte et qui fuit...

Hier, enfin, copie de l'arrêt rendu par le Conseil des Prises a été reçue par M. de Kéroudein... et c'est pour cela qu'aujourd'hui notre voisin fait toilette...

— Passez-moi donc c'te nippe-là, près de vous..., c'est celle que portait Hervé de Portzmoguer le 10 août 1512, quand la *Cordelière* a sauté, après avoir si bien croché le *Regent*, que les deux nef, ensemble, s'en allèrent par le fond...

Avec un haut-le-cœur, je tendis à bout de bras l'habit qui sentait le roussi et, laissant là le calier, ses défroques et ses histoires, je regagnai la dunette.

Le *Saint-Vincent*, ses basses voiles larguées sur leurs cargues, bordait et hissait ses huniers.

Le capitaine Guillaume Le Goff était à bord...

## XV

A midi, quand la mer fut étale, le pilote commanda :

— A déraper !

En un charivari joyeux, les cris et les jurons éclatèrent, scandant l'effort des hommes arc-boutés sur les barres du cabestan. Un frémissement d'impatience parcourut le navire tout entier, las, semblait-il, d'être resté ainsi deux heures à long pic, avec ses huniers établis, et un croupiat au derrière pour le maintenir dans l'alignement de la baie.

Un hourra ! lancé à pleine gueule annonça que les pattes de l'ancre venaient de s'arracher de la vase molle du fond. L'amarre, larguée enfin, gifla l'eau transparente et, libre désormais, le *Saint-Vincent* commença à tracer son sillage.

Avant qu'il eût doublé la pointe de Bararac, j'eus encore le temps d'apercevoir les

gars qui se disposaient à établir la misaine.

Des bouffées d'une chanson à hisser me parvinrent, de plus en plus affaiblies par la distance :

*C'est Jean-François de Nantes  
Oué ! oué ! oué !  
Gabier de la « Fringante »  
Oh ! mes boués !  
Jean-François...*

Puis la terre et les arbres masquèrent la claire silhouette, et je ne vis plus que les pommes des mâts qui, très hauts sur le ciel bleu, glissaient doucement...

J'imaginai le bâtiment par le travers de Penbock, embouquant le chenal entre Aradon et le Drech...

— Maintenant, laisse un peu venir sur bâbord... Bon ! droit comme ça... entre le Toulindag et les Réchauds...

Ah ! voici des îles qui s'avancent à la rencontre de la barque : Berder, Ar-Gazek, Gavrinis, Er-Lannic...

Elle les salue au passage :

— Bonjour ! bonjour ! les îles... Vous restez là, moi, je m'en vais...

— Bonjour ! bonjour ! belle barque... que les vents te soient propices et les océans cléments...

Souple à la main qui la guide, elle évolue gracieusement, rangeant à toucher celle-ci qui est accore, arrondissant largement celle-là qui se prolonge par des bancs sournois...

— Adieu ! adieu ! les îles... C'est la mer qui apparaît là-bas, entre Port-Navalo et Locmariaquer... la mer immense, dorée de soleil... la mer où je m'ébats comme une cavale indomptée...

— Adieu, *Saint-Vincent* !

Est-ce ton départ qui m'a rendu morose ? Me serais-je déjà tant habitué à ta présence ? N'est-ce pas plutôt d'avoir surpris, ce matin, le calier occupé à sa macabre besogne ?

Je ne sais... l'un et l'autre peut-être...

Je recherche en vain la gaîté qui avait déferlé en moi au début de cette journée. Elle a disparu aussi rapidement qu'elle s'était levée... Quelques heures seulement me séparent du moment où je vais savoir... quelques heures que j'ai appelées de toute ma force, et que je redoute maintenant que je les sais si proches...

Le soir descend.

Une brume légère traîne à l'horizon, où le soleil pénètre peu à peu. Il s'y déforme, s'aplatit en une sorte de grosse boule rouge

allongée, dont le bord inférieur hésite à atteindre la terre violette qui l'absorbera.

Enfin, la jonction se fait, et alors, très vite, il s'enfonce. Ce n'est plus maintenant qu'un segment brillant qui diminue, qui diminue...

— Au revoir ! Commandant !

Le père Le Floch est derrière moi, son sac sur l'épaule... son sac, ni plus grand, ni plus lourd que ceux de tous les marins que j'ai connus. Pourtant..

Je ne peux me retenir de lui demander :

— Tu as mis toutes tes hardes là-dedans ?

— Sûr... ça se tasse, vous savez... et ça ne pèse pas grand'chose, quelques vies humaines...

Un canot est là, qui tosse sur le bord, un canot tout noir de goudron. Vu ainsi d'en haut, il me fait penser à un cercueil ouvert...

D'un geste prompt, le calier y envoie son ballot et, s'aidant d'un filin, descend le long de la muraille. Je le regarde saisir un aviron et déborder l'embarcation en s'en servant comme d'une gaffe.

Il s'assoit sur le banc, lève la tête, me crie encore :

— Au revoir ! Commandant ! et se met à nager.

Des tolets qui gémissent monte une

plainte cadencée, comme le souffle court et rauque d'un homme qui va mourir...

Sur l'eau rose où jouent des vaguelettes mauves, la sombre chaloupe s'éloigne, emmenant vers quel destin son étrange passager ? Où sera-t-il demain ? Quel nouveau fantôme de navire hantera-t-il ? Quels hillons couvriront ses os ?

Willoughby, Ruyter, Cortereal... qui sera-t-il ?

A l'orient, les premières étoiles allument leurs feux pâles et clignotants...

Attendre...

La vie n'est qu'une longue attente...

La mort aussi peut-être...

Mais alors, où serait la différence ?

Suis-je mort ? suis-je vivant ?...

La lune se lève au delà des pins. Devant son grand disque de cuivre, se tordent les branches noueuses d'une estampe japonaise. Parfois, cachée par une masse de feuillage, elle n'est plus que le reflet d'un incendie lointain.

Puis, elle échappe à l'étreinte. Plus petite et plus claire, elle gagne les hauteurs veloutées de la nuit, et pose sur la moindre flaque le scintillement de sa traîne argentée.

Et voici que dans la douce lumière qui ruisselle sur le golfe, je distingue une voile qui s'approche. Quelque pêcheur attardé sans doute, qui rentre en profitant du courant de flot.

Hé ! pêcheur, mon ami ! si tu continues cette route-là, il va t'arriver malheur ! Ne vois-tu pas l'*Hermine* droit devant toi ? Ouvre tes écubiers, pelletas ! et tire un bord au large !

Figure va ! il approche toujours... Il est « bu », ma parole !

— Oh ! du canot !

Je crie, comme s'il pouvait m'entendre...

— Oh ! du canot ! Veille devant, bon Dieu !

Un long grincement me répond. La drisse, larguée à la diable, file dans la poulie, et la toile s'abat d'un seul coup, en pagaïe.

Il n'y a plus que le bruit soyeux du silage qui se continue et, manœuvrant sur son erre, l'embarcation vient ranger la corvette à hauteur du gaillard d'avant.

Je me précipite.

Par les herses de la poulaine, quelqu'un cherche à grimper à bord. Je tends la main, et sur mon poignet s'agrippent de petits doigts nerveux, tandis qu'une voix fraîche et jeune me fait sursauter.

— Merci, Commandant !

Anne Colas est devant moi.

Anne Colas, dont j'ai senti la chair contre la mienne ! Anne Colas qui me parle ! Anne Colas qui me voit !...

Passé encore que le père Le Floch, — ce sorcier dont le regard plongeait hors de son temps, — ait pu m'apercevoir..., mais Anne ?

Et pourquoi aujourd'hui plutôt qu'hier ? plutôt que le jour du procès, lorsqu'elle était assise près de moi ?...

On dit que les gens qui sont aux abords du trépas peuvent parfois sonder l'inconnu où ils vont pénétrer, que leurs yeux découvrent alors d'étranges choses qui demeurent cachées aux vivants.

Soit..., mais là, rien de pareil.

A moins que...

— Eh bien ! Commandant ! vous venez !

Elle m'entraîne à l'arrière, pousse la porte de la chambre, — cette chambre où se sont déroulés tant de faits incompréhensibles...

Je l'entends battre le briquet ; je distingue son visage levé vers la lampe à huile qu'elle allume.

Non, ce n'est pas une forme immatérielle qui est là ! Ce n'est pas une ombre évadée des siècles d'antan...

Anne ! Anne !... Oh ! qui m'expliquera jamais ?...

Elle a jeté sur la table des feuillets qu'elle portait sous son châle. Du menton, elle me les désigne :

— Lisez..., il faut que vous sachiez...

Que je sache quoi ?

N'en ai-je pas déjà trop appris ?

Que me servira d'épaissir encore le mystère où je me débats depuis tant de jours ? Que me servira de connaître une nouvelle lueur, si la nuit doit retomber plus opaque ensuite ?...

Distraitement, je parcours les pages. C'est la copie de l'arrêt rendu par le Conseil des Prises :

« Faisons à Guillaume Le Goff pleine et entière mainlevée de la barque le *Saint-Vincent*, sans que, pour raison de ladite prise, ledit Le Goff puisse prétendre aucuns dommages ni intérêts...

« ...Tous les frais afférents au procès, s'élevant à la somme de deux cents livres, seront mis, eu égard à sa conduite, à la charge dudit Guillaume Le Goff...

...« Estimons que le manque-à-gagner résultant des agissements ci-dessus exposés, constitue pour les sieurs Barthélémy Colas, armateur, et Octavien Nouël de Lagrée, capitaine, une perte de nature à leur infliger suffisante punition de leurs actes...

« Fait à Paris, le 1<sup>er</sup> septembre de l'an 1744... »

J'ai balayé tout cela d'un geste désabusé et j'ai pris ma tête à deux mains...

J'avais envie de sangloter, — bêtement, — comme un gosse...

Alors, Anne s'est approchée de moi. Sur mon front brûlant, j'ai senti la caresse de ses lèvres. Elle eut des mots très doux, — comme en ont les amantes ou les mères, — et dont je ne me souviens plus.

Lorsqu'enfin je me redressai, je vis dans ses beaux yeux, tout embués de tristesse, luire la flamme divine qui illuminait jadis les prunelles des vierges vouées au sacrifice.

Un sentiment confus naissait en moi, fait d'une immense pitié à la pensée de ces épaules dérivant au gré des lames, — et qui s'appelaient jeunesse, bonheur, amour...

Tout ce que le calier m'avait conté ce matin me revint en mémoire. Je fermai les yeux. Alors, sous mes paupières closes, des images glissèrent.

Je vis, à bord du *Roi-de-Gabingue*, le commandant hausser les épaules en regardant disparaître la terre, et à bord de l'*Atalante*, deux larmes silencieuses rouler sur les joues d'un matelot...

Je vis un gosse apporter un paquet, en disant : « Non, mademoiselle, il n'y a pas autre chose... », et je vis aussi sur les briques d'un âtre, la pointe d'un soulier de satin balayer quelques cendres...

Dans mes oreilles, résonnèrent encore des lambeaux de phrases :

— Qu'est-ce que c'était ?

— Rien, Père... des papiers sans aucune importance...

Comment Anne avait-elle pu prononcer cela ?...

Quand elle avait développé le petit portrait ovale, quand elle s'était aperçue qu'au dos étaient effacés les trois mots enchanteurs qui faisaient don de tout son être à celui qu'elle aimait, elle avait aussitôt mesuré l'étendue du désastre. Chancelant sous la brutalité du coup, meurtrie cruellement dans ce qu'il y avait de plus noble et de plus pur en son cœur, elle savait ne trouver autour d'elle ni consolation, ni appui. Aussi s'était-elle enfermée dans un désespoir farouche, sans vouloir confier sa détresse à personne, pas même à son père...

Son père... Avait-il insisté pour connaître quels étaient ces papiers qu'elle venait de brûler ? Avait-il remarqué comme sa voix tremblait ? Avait-il vu cette larme qu'elle s'obstinait à cacher et qui revenait sans

cesse au bord de ses cils ? Jamais il n'avait essayé de la comprendre. Depuis plus de vingt années, — depuis qu'un soir, la place de son épouse à son foyer s'était trouvée vide, — il avait vécu en étranger dans sa propre demeure. Il était devenu ce Maître Colas, armateur, toujours vêtu de noir, confiné dans son bureau poussiéreux, partageant son existence entre des chartes-parties, des rôles d'armements, des factures de traite, ou des rapports de capitaines. Rien n'existait pour lui, hormis les gains de ses navires qui, sur les océans, projetaient l'ombre de son pavillon...

Quel sentiment, quelle affection aurait pu naître entre ce bonhomme taciturne et lointain et la fillette grandissante ? Elle avait poussé seule et sans loi, comme une plante sauvage entre les rochers d'une grève, — battue des embruns salés et des vents du large. Et, tandis qu'en elle perçait cet amour de la mer, issu par delà des générations, des souches les plus reculées de ses ancêtres Vénètes, Paul Le Groix était apparu.

Elle n'avait voulu voir en lui que le bon compagnon de jeux qui l'emmenait parmi les flux et les reflux du Golfe, loin de la maison de la rue Saint-Guenhaël, où rien ne l'attachait.

— C'est moi qui, entre deux campagnes,

vous ai pilotée dans votre « canote ». C'est moi qui vous ai appris à barrer, à tenir l'écoute enroulée autour de votre poignet...

Comme elles sont loin, ces années-là !...  
Aujourd'hui, Anne a compris...

Parce qu'elle croyait en Lagrée, elle avait refusé de répondre à celui qui, pour elle, eût fait « son trou dans la salée », sans un reproche, sans une plainte, — elle n'avait entendu, dans les paroles résonnant à l'ombre des lavoirs, que jalousie et que haine, — elle avait eu ce geste affreux qui avait marqué si longtemps, comme une cuisante brûlure, le visage tanné du matelot.

Maintenant, la vérité éclaire d'un jour blafard et sinistre ce lendemain de tempête...

Les gens disent que Paul Le Groix s'est embarqué pour les îles, afin de fuir la justice. Allons donc ! Est-ce qu'un gars comme lui a peur de deux brasses-carré ? Avait-il peur de son commandant à bord de l'*Hermine* ? Tremblait-il, quand il a embouqué le passage des Deuzérat, en plein milieu des Glénans ?

Non, s'il est parti, c'est qu'au tréfonds de son cœur, malgré votre silence, Anne, malgré cette insulte qu'il n'arrive pas encore à effacer tout à fait, il continue de vous aimer.

Alors, il a préféré s'en aller très loin, avec l'idée de ne jamais revenir, pour ne pas être un obstacle à votre bonheur, et pour tâcher d'oublier..., peut-être...

Car il ne sait pas, il ne peut pas savoir que ce qui a guidé le capitaine Lagrée, lorsqu'il a courtsié Anne, c'est l'espoir du profit, et rien de plus, — ce même espoir qui lui a fait préférer la course au négoce, et capturer le *Saint-Vincent*. La prise était à mort-charge, et l'armateur était riche. Oui, mais les vents ont changé, les rêves s'écroulent. Celui qu'elle adorait, celui vers qui elle s'était tournée tout entière met la barre dessous et vire lof pour lof.

Anne est seule désormais.

Elle a beaucoup réfléchi à tout cela, enfermée dans sa chambre. La douleur lui a fait connaître bien des choses... Mais elle n'est point de celles qui se courbent longtemps sous l'orage. Grandie par sa souffrance, elle a vite séché ses pleurs et, énigmatique et fière, — sans prendre conseil de quiconque, — elle a choisi son destin.

Je sentais, en regardant son visage empreint à la fois de douceur et de gravité, qu'une décision irrévocable était prise, — qu'elle allait s'accomplir dans quelques



minutes, et que je n'y pourrais rien, absolument rien...

Une immense pitié, ai-je dit tout à l'heure. Certes ! mais ne s'y mêle-t-il pas aussi quelque tendresse ?... Et peut-être plus encore ?... Vainement je cherchais des paroles apaisantes, des bribes d'espoir à lui offrir. Je ne parvenais qu'à murmurer :

— Anne !... Anne !...

Elle eut un pâle sourire, me fit signe que c'était inutile. Puis, ramassant les feuilles éparses sur le plancher, elle m'en tendit une en me disant :

— Vous n'êtes pas allé assez loin... Après le jugement des hommes, il y a celui de Dieu...

Et, penchée sur mon épaule, son ongle nacré suivant les lignes d'écriture, elle me lut à mi-voix :

— La malédiction sera sur l'*Hermine*,  
« et sur tous les navires du port de Vannes  
« qui porteront ce nom...  
« Et il en sera ainsi durant les siècles à venir...

« Et la nuit du 24 au 25 juin verra s'accomplir la transformation...  
« Le navire changera d'âme et de corps et deviendra corvette,  
« et il appareillera pour la croisière de honte,  
« et tout se déroulera comme tout s'était déroulé.  
« la prise sera faite et le procès jugé...  
« Et il en sera ainsi durant tous les siècles à venir.

« L'Aventure ne durera qu'une nuit,  
« et la nuit durera septante et trois jours,  
« et la malédiction s'étendra sur tous ceux qui mirent pied à bord,  
« jusqu'à leurs enfants et leurs petits-enfants,  
« et aux petits-enfants de leurs petits-enfants...  
« Et il en sera ainsi durant tous les siècles à venir.

« Et lorsque le temps sera révolu,  
« et qu'une chair maudite aura roulé  
« aux profondeurs glauques des mers,  
« alors, toutes choses rentreront dans l'ordre,  
« et le navire, pour un an, retrouvera sa forme première...  
« Et il en sera ainsi durant tous les siècles à venir... »

Durant tous les siècles à venir... Je suis révolté par l'atroce injustice de ce châtement qui se perpétue, implacable, parmi des générations innocentes.

Jugement de Dieu, avez-vous dit ? En êtes-vous bien sûr ?

Comme si elle eût perçu ma muette interrogation, Anne m'a répondu :

— Les voies du Seigneur sont impénétrables... Ne jugez pas si vous ne voulez pas être jugé...

À ce moment, la cloche du bord piqua huit.

Anne, brusquement, ouvrit la porte et s'enfuit.

Je m'élançai derrière elle...

Le pont était désert. Qui donc avait tiré la corde tout à l'heure ?

J'appelai :

— Anne ! Anne !

Il me sembla entendre un sanglot étouffé vers l'avant.

Je me suis mis à courir.

N'est-ce pas elle que j'aperçois là-bas, près du bossoir tribord ?

— Anne ! Anne !

Il y eut un « plouf » sourd, suivi d'un éclaboussement d'écume qui retombe.

Je me penchai par-dessus la lisse.

Sur l'eau argentée de lune, de grands cercles achevaient de mourir...

## XVI

Je vais à Vannes.

Sur le sentier qui suit le bord de l'eau, je marche à grandes enjambées, gaîment.

Un petit crachin tombe avec une monotonie désespérante, drapant toute la nature d'un voile de grisaille. Le golfe entier a les reflets tristes d'un étain.

Je ne vois rien. Je ne perçois pas cette humidité pénétrante qui s'accroche en fines gouttelettes sur mes vêtements, sur mon visage, sur mes mains. Il y a du soleil dans mon âme...

Savez-vous ce que c'est, vivre ? Se sentir soi ? Ne plus être une ombre parmi les ombres ? Pouvoir dire : « Je veux » ? Aller et venir à mon gré, en frappant du talon si cela me chante ? Être une force au milieu de forces ? Ruser avec les unes ? Lutter contre les autres ? Ne pas subir toujours ? ne pas

être le galet roulé par la vague, l'épave emportée par le flot ? Compter pour quelque chose aux regards des hommes que je rencontrais, des bons aussi bien que des mauvais ? Que m'importe ce qu'ils sont, puisqu'ils sont. Si je n'ai la joie d'être aimé, j'aurais du moins celle d'être haï.

Et ainsi, je saurai que je vis.

Je déraisonne. Je n'ai jamais cessé de vivre. Avez-vous entendu quelquefois dire qu'un être ait reculé dans le temps, et assisté à des faits qui ont eu lieu deux cents ans auparavant ? Sottises ! Imaginations que tout cela !

En suis-je bien sûr ?

J'ai beau me répéter que mon cas n'a rien d'extraordinaire, que j'ai certainement été le jouet d'un affreux cauchemar, — affreux par sa logique, par son enchaînement implacable, par tout ce qu'il contenait de surnaturel et d'inexpliqué, — j'ai beau essayer de me persuader que je ne pourrai juger sainement des choses que plus tard, lorsque mon esprit en désordre aura recouvré sa quiétude, je n'arrive pas à me convaincre...

Je doute..., tout me paraît si étrange...

Ainsi, je jurerais bien n'avoir pas dormi ! Ce matin, quand je me suis retrouvé assis

devant le petit bureau, la tête appuyée sur mes bras, je n'ai aucunement eu l'impression de m'éveiller ! Il me semblait plutôt être le naufragé que la tempête rejette sur une plage, à demi mort d'épuisement et de froid, et qui revient lentement à l'existence. Mon crâne était serré dans un étau, à croire qu'il allait éclater. Dans mes artères, le sang battait à grands coups, martelant mes tempes douloureuses. Je passai ma langue sur mes lèvres, elles étaient sèches, parcheminées aurait-on dit. J'avais soif, et je n'aurais pu avaler la moindre gorgée. Un goût d'amertume emplissait ma bouche et me donnait la nausée

Une immense fatigue m'étreignait, comme après une longue maladie, et tous mes os semblaient avoir été brisés sur la roue.

Devant mes yeux las, une faible clarté grise remplaçait peu à peu l'obscurité profonde de la nuit. Je sus ainsi qu'un jour nouveau se levait. L'un après l'autre, les objets qui m'entouraient prirent corps, tirés du néant par cette pâle caresse de lumière qui semblait rompre un charme magique.

Ce fut une cloison vernie que j'aperçus tout d'abord, une cloison où les veines du bois traçaient des traits parallèles et colorés. Et, aussitôt, je me rendis compte d'un changement qui me bouleversa : le motif

sculpté, — les armes, avec la devise : « A ma vie », que j'étais habitué à y rencontrer, — n'existait plus !

J'avançaï la main. Mes doigts ne palpèrent qu'une surface unie...

Je me dressai à demi, n'osant comprendre. J'étais dans une cabine, éclairée par une petite claire-voie, située au plafond.

D'un bond, je fus sur pied !

J'ai reconnu les rambardes de la descente, avec leurs tenues de cuivre bien fourbies.

Doucement, très doucement, je suis monté, marche après marche.

Je craignais qu'un choc, un mouvement brusque, ne provoquât la réapparition de la barque damnée !

Avec d'infinies précautions, j'ai risqué ma tête hors du capot. Alors, les yeux à hauteur de l'hiloire, j'ai vu s'enfuir devant moi, gracieusement arrondi sous la double courbure du bouge et de la tonture, le pont de sapin clair strié de lignes sombres... le pont du thonier...

J'ai respiré longuement, profondément...

Je retrouvais tout, tel que je l'avais laissé hier au soir, les pins sur les rives, les maisons basses cachées derrière les troncs, le youyou que j'avais pris pour venir à bord, et qui tirait sur sa bosse à petits coups rageurs et têtus.

C'était fini...

Je me suis enfui à terre...

La marche me fait du bien. Mon malaise se dissipe peu à peu. L'ordre renaît dans mon cerveau.

Je pense, je réfléchis, je déduis...

Des lointains noyés de « boucaille » émergent et se précisent la haute nef des arbres de la Rabine, les niches de pierre et l'écu de la porte Saint-Vincent, l'entassement désordonné des vieux toits de la ville.

Me voici maintenant à l'orée de la tranchée de Kérino, qui donne accès au port. En face, sur la rive opposée, un calvaire érige dans l'air gris son signe de pitié et de paix.

Je viens de dépasser le Pont Vert. C'est de cet endroit que je me suis embarqué pour l'Île-aux-Moines, il y a...

Mais, que font ces gens, là, au bord du quai ? Ils sont une dizaine, dont je ne vois que les dos, des hommes vêtus de toile rousse, des femmes en coiffe. Leurs têtes sont inclinées vers le sol, ils ne parlent pas, ils ne font pas de gestes.

Je m'approche. Je me hausse sur la pointe des pieds, et par-dessus les épaules, je regarde. Dans l'espace laissé vide, j'aperçois

une jupe de faille noire, un corsage de satin brodé. Tout cela est trempé, colle sur le corps étendu là, dessine les jambes, les cuisses, la poitrine. Des filets d'eau coulent sur le granit luisant.

Je me penche encore un peu, le visage m'apparaît, blanc comme une cire, avec deux yeux grands ouverts, qui fixent obstinément le ciel, en un reproche muet.

Je murmure tout bas :

— Anne Colas...

Un douanier près de moi hoche la tête.

Je demande :

— Comment est-ce arrivé ?

— On ne sait pas, monsieur. Elle était partie hier soir, comme elle le faisait souvent... C'est Jouannic qui l'a vue, en doublant la pointe de Rochellas... hein ? Jouannic ?

— Sûr... et puis après, j'ons vu son « canote » qui drivait, l'avait sa toile amenée en valdrague..., comme si la demoiselle avait été surprise par on n'sait pas quoi... Y a pas eu de vent pourtant c'te nuit..., y « crachine » que d'puis l'petit jour... Alors, on n'comprend pas...

Deux hommes arrivent avec une civière, saisissent le corps.

...Un drap noir me dérobe pour toujours ce qui fut Anne...

Je risque encore :

— Dites-moi ! elle a peut-être été à bord de l'*Hermine*, hier soir...

Jouannic me regarde d'un air soupçonneux :

— Ouais ! et alors ?

— Eh bien !... c'était la nuit du 24 au 25 juin, hein ?... comme Lagrée il y a deux ans... comme Le Groix l'année dernière...

Personne ne m'a répondu.

Je me suis éloigné à pas lents, en baissant la tête.

A vingt pas devant moi, au rythme de la marche de ses porteurs, le funèbre colis se balance...

Alors, mon cauchemar n'était pas un cauchemar ?...

J'ai trouvé dans ma poche une lettre froissée :

« ...ce que je vais te proposer n'est pas merveilleux, mais il faut bien vivre, n'est-ce pas ? et je crois que si tu sollicites ce commandement, tu as de grandes chances de l'obtenir.

« Il s'agit du *Tai-Ping*, tu sais, l'annexe des mers de Chine... »

Oui, il faut vivre, et s'en aller très loin, pour oublier...

Je suis entré dans le bureau de poste. J'ai pris une formule de télégramme, où j'ai griffonné :

« Ai l'honneur solliciter commandement *Tai-Ping*. »

J'ai signé.

La jeune fille a compté les mots d'un air indifférent...

Elle ne pouvait pas se douter de ce qui m'avait amené à les écrire, n'est-ce pas ?

## NOTE

*La capture du navire le Saint-Vincent, de Port-Louis, maître et propriétaire Guillaume Le Goff, par le corsaire l'Hermine, du port de Vannes, armateur Barthélémy Colas, capitaine Octavien Nouël de Lagrée, eut lieu en baie d'Audierne, au soir du 30 juin 1744. Le procès qui s'ensuivit se termina par l'arrêt rendu le 1<sup>er</sup> septembre de la même année par le Conseil des Prises de Paris.*

*Le dossier de cette affaire se trouve aux archives du Morbihan, dans le fonds de l'Amirauté de Vannes, sous la cote 9 B 163. C'est là qu'a été puisée la documentation historique qui a servi de base à la « Légende de l'Hermine ». Seule, la lettre de marque de la corvette vannetaise a été adaptée d'une pièce existant aux archives de Saint-Malo.*

*M. Stéphane Faye, dans son ouvrage « Mor-Bihan » (chap. IV, l'Hermine, corsaire du port de Vannes), et M. Léon Lallement, dans le « Bulletin de la Société polymathique du Morbihan » (1892, p. 47), ont donné le récit exact de cette prise sans gloire d'un bâtiment français par un autre bâtiment français.*

E. B.

